

A U R O R A ,

O U

L' A M A N T E

M Y S T É R I E U S E .

Traduction de l'allemand ,

P A R L E C I T . D C H E .

T O M E P R E M I E R .

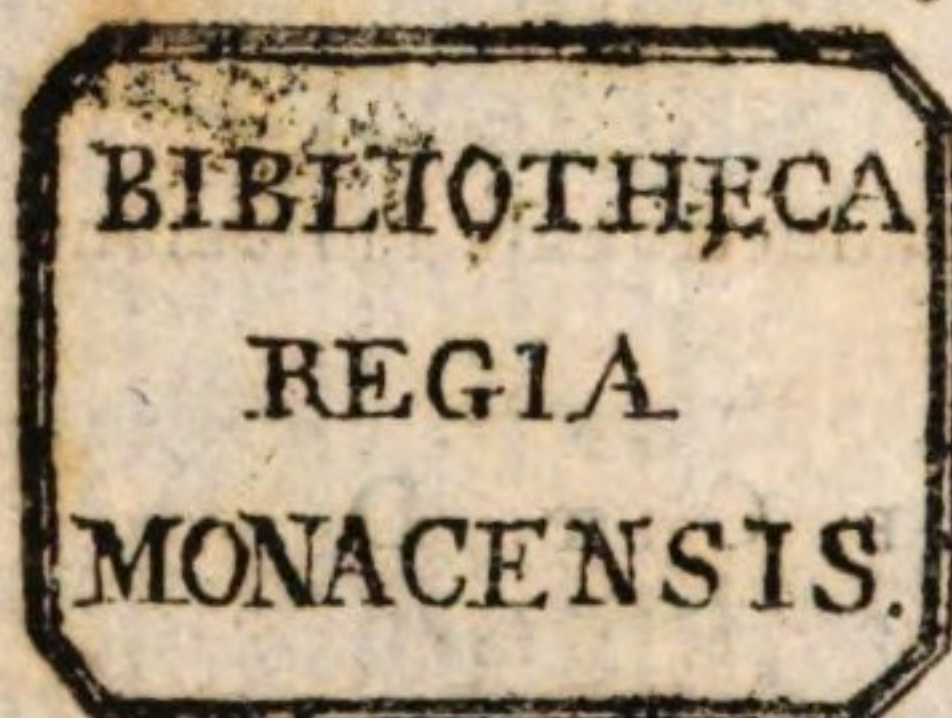
D E L' I M P R I M E R I E D' É G R O N .

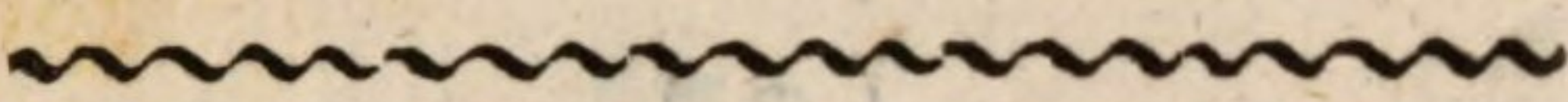
A P A R I S ,

Chez OUVRIER, Libraire , rue Saint-André-
des-Arcs, N°. 41.

AN X. — 1802.

427. C.





A U R O R A,

O U

L'AMANTE MYSTÉRIEUSE.

CHAPITRE PREMIER.

I N T R O D U C T I O N.

SILVIO, jeune et noble génois, avec lequel nous ferons bientôt plus ample connaissance, était intimement lié avec la famille de Toraldo. Alexandro, héritier du marquisat de ce nom, était son ami le plus cher, et le compagnon de toutes ses courses. Il vint un soir le trouver, et lui proposa de l'accompagner chez sa

TOME I.

A

mère, retirée depuis long-temps à la campagne.

Silvio accepta la proposition de son ami, et partit avec lui.

La soirée était superbe ; la lune brillait de l'éclat le plus doux ; un vent léger rafraîchissait les airs. Les deux jeunes amis firent gaîment le voyage en jouissant des beautés de la nature.

Ils arrivèrent assez tard ; toutes les portes et les fenêtres de la maison étaient fermées.

Silvio voulut frapper, Alexandro l'arrêta : il voulait surprendre sa mère, et s'introduire dans les jardins par un endroit où le mur se trouvait un peu dégradé. Ils le découvrirent, et furent bientôt dans l'intérieur.

Ils s'avancèrent par une allée d'orangers. Dans un pavillon, sur la droite, il y avait de la lumière ; Alexandro la fit apercevoir à son

ami : ils dirigèrent leurs pas de ce côté.

Plus ils approchaient , plus ils entendaient parler distinctement. Ils se glissèrent jusqu'auprès des jalousies , et cherchèrent à voir ce qui se passait dans le pavillon , mais inutilement.

— C'est la voix de ma mère ! dit Alexandro.

— Oui. L'autre voix appartient aussi à une femme.

— C'est vrai..... Entends-tu ce qu'elles disent ? ... Il est question du vice-roi et du duc de Ferrare.

— J'entends , mais confusément.

— Paix ! Demain nous en parlerons plus amplement , a dit ma mère. ... Elles sortent... Vîte , retirons-nous.

Ils coururent se cacher derrière un bosquet. Un instant après , passèrent près d'eux donna Anna et une autre

dame , d'une belle taille , vêtue de blanc et voilée. Elles rentrèrent au château sans apercevoir les jeunes-gens , qui quittèrent leur cachette un instant après , et s'avancèrent aussi vers les bâtimens.

La porte du jardin était déjà refermée ; ils furent obligés de repasser par-dessus les murs. Ils firent le tour et revinrent devant la porte. Ils frappèrent long - temps. La porte s'ouvrit enfin. En apercevant un étranger avec leur jeune maître, les valets s'excusèrent de les avoir fait attendre , ajoutant qu'ils croyaient trouver à leur place des mendiants ou des vagabonds.

Le valet de chambre accompagna les jeunes-gens , en s'étonnant beaucoup de les voir si tard au château. Alexandro lui demanda le nom de la dame qui était avec sa mère ; il répondit qu'il l'ignorait. Il les quitta

ensuite un moment pour les annoncer.

Un instant après , donna Anna vint elle-même les inviter à entrer. En avançant dans l'appartement , Silvio crut voir une femme se glisser dans un cabinet , et tirer la porte après elle.

Donna Anna témoigna sa surprise de cette visite inattendue à une heure si avancée. Alexandro donna pour excuse son impatience de la voir. Pendant ce temps , les yeux de Silvio restaient fixés sur la porte du cabinet. La marquise parut s'en apercevoir ; elle congédia sur l'heure les deux amis , en leur disant : Puisque vous êtes venus me voir , vous resterez ici quelques jours. Quant à présent , vous me permettrez de vous quitter ; j'ai le plus grand besoin de me livrer au sommeil. Adieu ; dormez aussi bien que moi.

Les jeunes - gens saluèrent et se

retirèrent. Lorsqu'ils furent dans leur appartement , ils firent appeler le valet de chambre pour le questionner de nouveau sur la dame inconnue. Cet homme leur jura que ni lui , ni personne de la maison , ne savait qui elle était. Cela redoubla leur curiosité.

— Depuis quand est-elle ici ? demanda Alexandro.

— Depuis six jours.

— Comment est-elle venue ?

— Dieu le sait. Il y a six jours , qu'environ à pareille heure , notre maîtresse , qui était allée seule au jardin , rentra avec cette dame , qui était alors vêtue en page , et portait un paquet sous le bras. Le lendemain ; elle parut dans les habits de son sexe.

— Comment la nomme-t-on ?

— Nous la nommons la Dame étrangère.

— Et ma mère?

— La nomme sa chère amie.

— Cela est singulier!

— Oui, très-singulier.

— Vous avez sûrement eu occasion de les entendre parler : sur quoi roulait leur conversation?

— Sur des choses indifférentes. Une seule fois, si je ne me suis pas trompé, il était question du vice-roi et du duc de Ferrare.

— Tu ne sais rien de plus?

— Rien, si ce n'est que le père Ambroise paraît être dans le secret. Il est le seul qui ait des entretiens particuliers avec cette dame. A peine si, depuis qu'elle est ici, nous avons pu entrevoir son visage; elle porte toujours un double voile.

— Est-elle belle?

— Charmante.

Les deux amis congédièrent cet homme. Ils se mirent aulit en faisant

beaucoup de réflexions et de conjectures sur cette inconnue. Ils gardèrent ensuite le silence , ensévelis tous deux dans leurs méditations ; enfin , Alexandro éleva la voix :

— Dors-tu ?

— Non.

— Ni moi. Il me passe une foule d'idées effrayantes par la tête.

— Comment donc ?

— Si , par hasard , ma mère avait formé le merveilleux projet de me donner cette dame étrangère pour épouse ?

— Eh bien , tu ne serais pas trop à plaindre. On vient de te le dire ; elle est charmante.

— Quelque belle qu'elle soit , elle ne peut l'être autant que ma Clara.

— Clara est , à la vérité , très-jolie.

— Dis que c'est un ange ! Jamais je ne trahirai mes sermens : nulle

autre qu'elle ne sera mon épouse.

— Si tes soupçons se trouvent fondés , tu éprouveras des traverses dans tes amours.

— Ma fidélité restera inébranlable.

Il se fit encore un long silence ; Silvio le rompit à son tour :

— Alexandro !

— Eh bien ?

— Tu m'as appris qu'il y a quelques années , par les cabales du vice-roi , le second frère de ta mère fut décapité en prison ; qu'il laissa une fille dont on ignorait le sort , et que son épouse prit la fuite du côté de Ferrare.

— C'est vrai.

— Cette dame étrangère.... nous l'avons entendu parler , avec ta mère , du vice-roi et du duc de Ferrare ; le valet de chambre a fait la même observation..... Ne serait-elle pas la

fille crue perdue de ton malheureux oncle ?

— Cela n'est pas invraisemblable.

— Cela expliquerait le soin que ta mère prend de la cacher.

— Tu me mets sur la trace.

Les observations de Silvio parurent avoir tranquilisé son ami ; il s'endormit. Silvio se persuada la vérité de ses conjectures, et l'imita.

A peine étaient-ils réveillés le lendemain, que la marquise les fit inviter à descendre pour déjeuner.

Ils la trouvèrent assise seule sur le canapé. La porte du cabinet était ouverte, et l'on y voyait la dame étrangère occupée à un ouvrage de broderie.

Comme elle ne parut pas vouloir remarquer qui venait d'entrer, les jeunes-gens ne purent lui faire leur compliment.

La marquise les fit asseoir. Ils

n'osaient la questionner sur sa compagne. Lorsque le chocolat fut servi, elle se tourna vers le cabinet, en offrit; mais on lui répondit négativement. On le prit en silence.

La curiosité de Silvio croissait à chaque instant. Il allait hasarder quelques questions, lorsque la marquise s'adressa à son fils :

— Mon ami, il faut que tu me rendes le service de partir dès aujourd'hui pour Rome. Je veux t'y charger d'une affaire assez importante.

— Ordonnez, Madame.

— Cette lettre, adressée à ton oncle le cardinal, contient le détail de cette affaire. Il te donnera ses ordres et ses conseils. En attendant ton retour, je garderai près de moi ton ami; il ne refusera sûrement pas de me tenir compagnie.

Silvio témoigna tout le plaisir que lui faisait cette invitation.

Il se félicitait intérieurement de voir bientôt sa curiosité satisfaite. Alexandro était très-content de son côté ; il espérait que , pendant son absence , son ami ferait des découvertes qu'il lui communiquerait à son retour.... Ah ! ils ne savaient ni l'un ni l'autre , ils ne pouvaient même soupçonner...mais point de digression.

Les amis se séparèrent. Le soir , on soupa dans le pavillon ; l'étrangère prit place à côté de la marquise. Silvio ne pouvait se lasser de la considérer. Il sentit l'amour se glisser dans son âme ; il ne chercha point à s'en défendre. Il cessa d'envier à son ami les regards et l'entretien de la belle et infidèle génoise. Il avait devant les yeux une beauté qui aurait pu servir de modèle pour peindre la déesse d'Amathonte. *Qual meraviglia sedi subit' arsi ?* Ces paroles de Pétrarque lui revinrent à l'idée.

Sa passion augmentait à chaque instant ; son cœur battait avec violence ; son sang circulait avec rapidité. Avec quelle vîtesse , quelle puissance , les attraits enchanteurs de cette adorable créature s'emparèrent de lui !

Elle parla , *e le voce sonavan altro che pur voce umana. . . .* Il n'entendit pas ce qu'elle disait. Un sens avait absorbé tous les autres.

Elle se tourna vers lui , et lui demanda s'il était aussi étranger à Naples. Il balbutia assez maladroitement que *oui*. La marquise prit la parole :

— Notre ami Silvio est un aimable aventurier. Il erre çà et là , cherchant partout des occupations pour son cœur et son esprit ; je veux faire connaître tous ses talens à mon aimable amie. Il est d'une société agréable , dessine très - bien , fait de très - jolis vers , et pince de la guitarre en perfection. Quoique tres-jeune , il s'est tiré

avec courage de plus d'une affaire ,
et il n'a quitté le service que pour
disposer à son gré de tout son temps.
Sa famille est une des plus nobles de
la Lombardie ; ses parens remplissent
tous des postes élevés.

— Madame la marquise , épar-
gnez-moi, je vous prie.

— Laissez-moi parler. Ce que l'on
peut lui reprocher , c'est de vouloir
entrer dans l'ordre de Malthe , et
d'être un peu ennemi des dames.

— Vous plaisantez.... je ne le fus
jamais..... Si votre accusation était
juste , mon aimable voisine me ferait
bientôt abjurer à jamais toute ini-
mitié.

L'étrangère baissa les yeux. Un
rose vif couvrit ses joues , et le cœur
de Silvio s'enflamma davantage.

— Il est galant, dit en souriant la
marquise.

— Comme tous les hommes de

son âge , répondit d'une voix douce la belle inconnue.

Si le chevalier n'eut pas été retenu par la présence de donna Anna , il serait à l'instant tombé aux pieds de cette fille angélique , pour lui jurer un amour éternel.

— Prenez garde à votre cœur , lui dit en souriant la mère de son ami ; et la belle inconnue parut étouffer un soupir , qui fit soulever visiblement son sein.

Après le souper , une femme de chambre de la marquise vint lui dire qu'on la demandait. Elle sortit , et laissa Silvio seul avec sa jeune compagne.

Cette dernière se mit à la fenêtre , porta ses yeux vers la lune , et sembla se perdre dans cette contemplation. Le chevalier s'approcha doucement et avec embarras :

— Ainsi absorbée dans vos pensées , belle dame ?

— J'aime le clair de lune. Quand je la contemple , je ne sais plus ni ce que je suis , ni ce qui se passe en moi ; je crois être transportée dans un monde spirituel , dont mon imagination m'ouvre les portes. Je me crois plus élevée , et dans une liaison sympathique avec les sages de la plus haute classe. Il me semble que toute la nature est plongée dans le sommeil ; que mon esprit seul est éveillé. Tout ce qui m'environne me paraît saisi d'une crainte respectueuse. Je suis moi - même dans cette situation. Ma fantaisie crée un autre monde tout particulier ; celui dans lequel je vis me paraît être loin de moi. Mon sein est doucement agité de mouvemens que je ne puis décrire , et mon cœur paraît recevoir une nouvelle vie.

— Combien..... combien je me repens d'avoir détruit , par mon

imprudence , toutes ces illusions enchanteresses !... Daignerez-vous me le pardonner ?.... Malheureusement, je ne puis vous rendre un bien équivalent à celui que je vous ai fait perdre.

— Croyez-vous ?... Ça , causons ensemble.

Il prit place à ses côtés. Rien de ce qui les entourait ne pouvait attirer ses regards ; elle fixait seule toute son attention. Tremblant , il mit doucement sa main sur la sienne , qui était appuyée sur la fenêtre. Il sentit un petit anneau à l'un de ses doigts ; sa main jouait légèrement avec. Elle s'en aperçut enfin , et jeta sur lui un regard dont la douceur redoubla son émotion.

— Que vous a fait cet anneau ?

— Plus que vous ne pouvez le présumer.

— Quoi ! vrai ?

— Rien n'est plus certain.

— Ne pourriez-vous pas m'expliquer ce problème?

— Il m'a ravi la plus douce espérance.

— Je ne vous comprends pas.

— Si vous m'aviez entendu; si....

— Eh! mais, je vous prie, pourquoi donc ce ton sérieux et solennel?.... Qu'avez-vous?

— J'éprouve deux sentimens à la fois; l'un agréable, et l'autre douloureux.

Ah! je devine.... cet anneau vous a rappelé un souvenir qui afflige votre cœur.... Pourquoi voulez-vous entrer dans l'ordre de Malte?

— Je le voulais, parce que je suis le plus jeune de ma famille.... Maintenant, j'abjure à jamais ce projet.

— N'avez-vous jamais aimé?

— J'aime.

— En effet , je vous trouve plus sentimental que vous ne me l'avez paru au premier aspect.

— O vous.... comment dois-je vous nommer ?

— Mon nom est : *Aurora*.

— Et celui de vos aïeux , de votre famille ?

— Vous parlez en cet instant avec moi , et non avec mes aïeux ou ma famille.... Depuis quand nous connaissons-nous donc , pour que je doive vous révéler ainsi mes secrets ?

— Si c'est un mystère , ne me croyez point assez indiscret pour renouveler une question à laquelle vous ne pouvez ou ne voulez pas répondre.

— Croyez - m'en sur mon affirmation , ma famille est une des plus nobles de l'Italie..... mais je ne puis me découvrir aussi légèrement.

— Pardonnez si j'ai trop indis-
crètement....

La marquise rentra. Elle s'informa
comment ils avaient passé le temps.
Aurora répondit qu'aussi galant qu'un
chevalier de Malte, Silvio ne lui en
avait pas laissé apercevoir la longueur.
Ils rentrèrent au château; Silvio se mit
au lit, mais le sommeil se refusa à fer-
mer ses paupières.



CHAPITRE II.

DÉCLARATION D'AMOUR.

Le lendemain, la matinée était superbe. Silvio, ne pouvant dormir, quitta le lit, et se hâta de gagner le jardin. Le soleil se levait avec majesté. Aurora était aussi éveillée; assise au pied d'un arbre, elle lisait. Le chevalier s'approcha d'elle; elle le fit placer à ses côtés. Elle tenait les sonnets de Pétrarque; elle les lui lut. . . . O quelle manière enchantresse! L'âme du jeune homme était toute entière dans ses oreilles. Jamais son cœur n'avait été si fortement ému. Tout à coup il se jeta aux genoux de la belle inconnue, et lui fit l'aveu de

son amour. Surprise de cette démarche , Aurora le pria de réfléchir à ses discours. Il lui répondit que toute réflexion était superflue , et qu'il était fortement résolu à l'adorer toute sa vie.

Elle devint pensive.... Silvio tremblant , la pria de décider de son sort... de l'accepter pour amant , ou de le bannir à jamais sur les galères de Malte. Troublée , elle le pria de n'être pas si pressant : il le devint davantage.... Elle l'accusa d'importunité , mais pourtant sans colère.... Il couvrit sa main de baisers , et voulut lui ravir l'anneau qu'elle portait au doigt : elle résista et retira sa main.

— Je ne puis vous donner cette bague , lui dit-elle un peu sévèrement ; vous seriez mon amant, mon époux même , je ne pourrais m'en désaisir en votre faveur : dans cet

anneau résident tous mes vœux et toutes mes espérances.

Elle se leva pour cacher son émotion, le chevalier la suivit.... La marquise vint au-devant d'eux, et ils rentrèrent tous les trois au château.

Un mois s'écoula sans qu'Alexandro reparût. Tous les jours, Silvio se trouvait avec la belle étrangère; tous les jours il lui renouvelait les assurances de son amour, et peu à peu il paraissait faire quelque impression sur son cœur. Un jour, vers midi, un messenger vint apporter des lettres à Aurora; elle en rompit le cachet avec l'apparence de la plus grande curiosité, et fut très-long-temps à les lire. Pour y répondre, elle resta enfermée toute la journée; elle ne parut ni au dîner ni au souper.... Le chevalier n'eut pas le courage de parler d'elle à la marquise.

Le soir, fort tard, le messenger fut

renvoyé avec des réponses. Silvio avait cherché, toute la journée, les moyens de lui parler pour le questionner ; jamais il n'avait pu le rencontrer seul.

Après le souper, l'ardent jeune homme errait avec inquiétude dans la galerie. Il ne pouvait plus supporter l'incertitude dans laquelle il vivait. A quelque prix que ce fût, il voulait parler à la divinité qui l'avait subjugué. Plus de vingt fois il s'approcha de sa porte sans pouvoir prendre sur lui d'y frapper ; enfin, il s'y résolut.

Elle s'informa qui frappait : le chevalier se nomma ; elle ouvrit, et parut aux yeux de son amant dans un charmant déshabillé de nuit.

— Que voulez-vous si tard ?

— Il faut que je vous parle.

— Il le faut ?

— De-là dépend le bonheur de ma vie.

Elle

Elle rentra ; Silvio la suivit. Sans prononcer un mot , elle s'avança vers la fenêtre. Silvio, n'osant la suivre , se jeta sur un canapé. Elle restait à la fenêtre , et paraissait réfléchir profondément à quelque chose d'important. Un combat intérieur semblait l'agiter ; l'on voyait son sein soulever fréquemment le mouchoir qui le couvrait.

— Aurora ! s'écria enfin le chevalier.

— Silvio ?

— Ah ! chère Aurora !

— Que voulez-vous ?

— Ce que je veux !.... Vous pouvez me faire cette question !.... Je désire que vous me rendiez le repos que vous m'avez ravi.

— Silvio !.... vous ignorez.... Ecoutez la voix de la raison.... oubliez-moi....

— Cela m'est impossible !

Elle quitta la fenêtre , s'avança vers

la porte , ferma le verrou , et s'assit sur le canapé. Silvio voulut prendre sa main ; elle s'empara de la sienne.

— Aurora!... comment pouvez-vous être à la fois si belle et si cruelle ?

— Chevalier.... je vous en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré pour vous , oubliez-moi.

— Je puis perdre la vie , mais vous oublier. . . . non. . . . jamais !

— Voulez - vous être l'artisan de votre ruine ?

— Je veux être heureux.... je ne puis l'être que par vous !

— Jamais vous ne trouverez le bonheur près de moi. . . . Qui sait si moi-même j'y pourrai parvenir ! En vous attachant à mon sort , vous pouvez facilement devenir infortuné , mais difficilement heureux.

— Adorable fille ! laisse-moi partager ton sort. Mon cœur est à toi tout entier. . . . accorde-moi le tien.

— Non.... non , bon Silvio!....
calme tes sens.... tu es hors de toi....
Si tu pouvais savoir....

— Accorde-moi ta confiance !

— Je ne le puis , ni ne le dois....
laisse-moi.... Renonce à ton amour !

— Je percerais mon cœur s'il cessait de t'adorer.... Je ne te quitte pas sans avoir la certitude d'être payé de retour.

— A quoi cela pourrait-il te servir ? Dans trois jours il faut que je quitte ce château.

— Comment ?

— Rien n'est plus certain.

— Je te suivrai partout. Je m'attache à toi comme une ombre. Quelque part où tu ailles , je veux t'accompagner..... je t'en fais le serment.... Je suis décidé à ne plus te quitter. Repousse-moi , et je reviens de nouveau.... Fuis-moi , je saurai trouver tes traces.... Arrache-moi

la vie. . . . mon esprit sera partout sur tes pas.

— Impétueux jeune homme, combien tu me donnes d'inquiétude!

— N'redouter rien. . . . je t'adore! . . . Mes persécutions ne sont que de l'amour.

— Si je pouvais t'émouvoir, si je pouvais te persuader que. . . .

— Rien! rien! je ne veux pas entendre un seul mot. . . . Aurora! t'est-il donc impossible de m'aimer?

— Et quand même tu posséderais mon cœur?

— Ah! je serais le plus heureux des hommes!

— Ma position, Silvio, est. Non! laisse-moi.

— Que m'importe l'état de tes affaires! elle est bien faible la passion qui peut être détruite par de pareils obstacles! Je suis prêt à tout braver pour te suivre, et

rien..... non, rien ne peut éteindre mon amour.

— Tu serais peut-être bien trompé dans ton attente, si je te disais : Je veux t'aimer.

— Jamais.

— Me connais-tu ?

— Ta belle âme se peint toute entière dans ces yeux charmans.

— O Silvio ! il viendra un temps..... mais tu ne pourras te plaindre d'avoir été surpris ou trompé.... Prête-moi la plus grande attention.... Celui avec qui je partagerai les plaisirs de ma vie, à qui je donnerai mon cœur et mon amour, doit me suivre partout où je le conduirai, sans jamais me demander : Pourquoi fais-tu cela ? Il ne doit point s'étonner de me voir changer à chaque instant et de forme et de domicile. Il faut que je puisse le quitter sans éprouver le moindre obstacle, lorsque

mes affaires l'exigeront. Il doit tout hasarder avec moi , et avec moi tout perdre ou tout gagner. Les fers et les cachots ne doivent point l'effrayer. Jamais il ne doit essayer de soulever le voile qui couvrira mes démarches ; jamais il ne doit se permettre de me faire le moindre reproche. Il doit tout souffrir sans se plaindre, ne jamais chercher à abuser de mon amour , ou du pouvoir qu'il se croira sur mon cœur. Il faut qu'il exécute mes ordres sans réflexion ; il doit même, lorsque je le trouverai nécessaire, s'éloigner de moi sans reproches et sans murmure, et ne s'inquiéter nullement des sociétés que je fréquenterai... D'après cela, tu vois, Silvio , que tu ne peux te livrer à ton amour pour moi.

— Je t'aimerai cependant avec toute l'ardeur que tu peux inspirer.

— Ta tendresse mérite une récompense , et je ne puis lui en accorder.

Tout ce que je possède ne consiste que dans des espérances , et peut s'évanouir comme un songe , sans jamais se changer en réalité.

— Le véritable amour ne veut être payé que par un amour réciproque. Si tu m'accordes le tien , un roi ne pourrait me récompenser avec plus de magnificence.... Je me sou mets à toutes les conditions que tu viens de me prescrire.

— Silvio , je sens que je t'aimerai de toute mon âme : jamais homme n'a fait encore une pareille impression sur mon cœur.

— Tu combles mon bonheur !

— Tu as de l'esprit et du jugement, tu n'exigeras rien de moi.... que je ne puisse t'accorder. Es - tu fermement décidé à ce que tu dois faire ?

— Oui.

— As - tu bien réfléchi à tout ce que j'exige de mon amant ?

— A tout.

— Tu me suivras ?

— Partout.

— Tu es chrétien.... j'exige de toi le serment que jamais tu ne chercheras à découvrir mes secrets, soit que tu me restes attaché, soit que tu viennes à cesser de m'aimer.

— Je te le jure !

La main étendue sur un christ, il prononça le serment demandé, et Aurora fut à lui.

La moitié de la nuit s'écoula dans les plus tendres caresses. Dès le matin, Silvio reprit le chemin de Naples, pour se préparer à suivre son amante.



CHAPITRE III.

MATIÈRE A RÉFLEXIONS.

D'APRÈS les désirs de l'amie de son cœur , le chevalier prit la route d'Almazi. Le jour était fort avancé lorsqu'il aperçut les tours de la cathédrale.

Me voilà près d'arriver , se disait-il ; mais lorsque je serai dans la ville , où trouverai-je Aurora ?

A environ deux cents pas de la porte , il rencontra un Franciscain.

— Allez-vous à Almazi , seigneur Silvio ? lui demanda-t-il en espagnol.

— Oui..... D'où me connaissez-vous ?

— Par conjecture , et d'après une

description. . . . Prenez cette lettre adressée à l'archevêque ; elle pourra vous être utile.

— Comment ?

— Prenez-la. . . . donna Clara m'a chargé de vous la remettre et de vous saluer de sa part.

— Quelle est cette donna Clara ?

— Vous en ferez la connaissance , si elle n'est pas déjà faite.

— Je ne vous comprends pas.

— Adieu.

Le moine se glissa entre des jardins , et disparut. Silvio pensif s'avança vers la ville.

Lorsqu'il eut passé la porte , l'officier de garde s'approcha de lui.

— Dites-moi , je vous prie , votre nom.

— Silvio.

— Vous avez , sans doute , des papiers ?

Le chevalier se ressouvint des

paroles du moine , et montra la lettre adressée à l'archevêque. L'officier en examina le cachet : Trois croix entourées d'un serpent , dit-il , oui , c'est bien cela. Vous pouvez entrer. Il lui rendit la lettre , appela un soldat , et lui donna l'ordre de conduire l'étranger au palais de l'archevêque.

Silvio , de plus en plus étonné , marchait en silence à côté du soldat , qui , après lui avoir montré le palais , s'éloigna.

A peine ce soldat avait-il le dos tourné , qu'un page très-joli s'approcha de notre cavalier , et lui demanda s'il se nommait Silvio. Sur sa réponse affirmative , il prit la bride de son cheval , l'engagea à descendre , et après avoir donné la monture à un valet , il conduisit le maître dans un appartement élégamment meublé.

Le chevalier voulut parler ; mais le

page , sans paraître l'entendre , l'engagea à se reposer , et à prendre du vin et des rafraîchissemens que l'on venait d'apporter.

Silvio éleva la voix : une certaine donna Clara....

— Elle est avec l'évêque , répondit le page , et il laissa seul notre chevalier , qui se trouvait dans une singulière situation.

Se promenant çà et là , réfléchissant sur son aventure , Silvio prenait de temps à autre un verre de vin. Tout à coup il entendit parler dans la chambre à côté : il prêta l'oreille , et reconnut la voix d'Aurora , qui s'entretenait avec quelqu'un.

La voix qui lui était inconnue paraissait être celle d'un homme ; il écouta avec attention. Comme l'on parlait assez haut , il entendit facilement le dialogue suivant :

Les soldats espagnols font stricte-

ment leur devoir ; il ne pourra passer les portes sans être interrogé , visité et arrêté.

— Ne craignez rien , répondit Aurora. A la porte , on lui demandera son nom ; il prendra celui de Silvio : au lieu d'un passe-port , il montrera une lettre à vous adressée , monseigneur. L'officier reconnaîtra le cachet du secrétaire d'état à Naples ; verra plutôt , dans notre savant ami , un messenger d'état à vous envoyé , que ce qu'il est effectivement , et le laissera passer.

— Mais le cachet du secrétaire d'état ?

— Croyez-vous donc qu'un homme à qui toute la nature obéit , qui possède le cachet du grand Salomon ; soit embarrassé pour se procurer celui d'un secrétaire d'état ?

— Sans doute ; mais dans cette circonstance il pouvait s'en pas-

ser. Que ne se rendait-il invisible !

— Je ne sais s'il en a le pouvoir. Je suis parfaitement instruite de ce que je viens de vous dire ; il me l'a affirmé lorsque je quittai Capoue , en m'assurant qu'il arriverait aujourd'hui à Almazi.

— Cet homme est - il jeune ou vieux ?

— Qui peut le savoir ? Je le connais seulement depuis quelques mois. Je le crois cependant dans un âge très-avancé ; c'est sûrement à son art qu'il doit son apparence de jeunesse : car , en le voyant , on le croit à peine âgé de dix-huit à vingt ans. Son extérieur est très - dangereux pour les femmes ; il a déjà fait plus d'une brillante conquête. Moi - même , je dois l'avouer , je n'ai pu le voir avec indifférence. Que votre nièce soit sur ses gardes !

— Son deuil et sa douleur ne lui

permettront pas d'avoir des yeux pour les agrémens d'un homme qui ne peut remplacer celui qu'elle a perdu.

Dans cet instant, Silvio aperçut un trou à la cloison qui le séparait des deux interlocuteurs. Il y appliqua l'œil. Dans une chambre décorée d'une tenture noire avec des franges d'argent, il aperçut Aurora et l'archevêque. C'étaient eux qui avaient tenu cette conversation, à laquelle il ne concevait pas un mot. Il vit le page s'approcher d'eux, et il l'entendit leur annoncer l'arrivée du chevalier d'Astagno.

Je l'attends dans la salle de marbre, dit l'archevêque en se levant, et il quitta l'appartement avec Aurora.

Un instant après, le page vint apporter à notre cavalier un billet conçu dans ces termes :

« Si, comme je n'en doute pas,

cher ami , tu as entendu ma conversation avec l'archevêque , suis ce jeune page sans crainte et sans réflexion. Je conduirai si bien la conversation , que tu ne seras point embarrassé de tes réponses. Tu te nommes maintenant le chevalier d'Astagno. Tu parleras peu ; tu prendras un extérieur solennel. Cette nuit nous nous verrons. Tu sais qui t'écrit ce billet ; tu me donneras , je l'espère , la preuve de ton amour par une obéissance aveugle. »

L'archevêque vous attend , dit le page. Silvio le suivit.

L'archevêque vint au-devant du chevalier jusqu'à la porte , et l'accabla de politesses. Aurora prit aussitôt la parole :

— Soyez le bien venu , aimable chevalier. Je suis enchantée de vous voir si frais et si bien portant : on ne

doit cependant pas s'en étonner, vous n'êtes jamais autrement. Je vous remercie d'avoir accédé à la prière que je vous avais faite de vous rendre ici. Vous ne démentez pas votre réputation de science et de galanterie. Dans ce palais on a besoin de vos services.

— Vous avez tout pouvoir sur moi : vous pouvez en disposer à votre gré, balbutia le chevalier avec embarras.

— Ne l'avais-je pas dit ? poursuivit Aurora ; on n'est pas plus galant que le chevalier. Nous nous connaissons déjà depuis quelque temps..... dites - moi, je vous prie, comment cela s'est-il passé à Naples avec ce chevalier de Malte, qui fut assez hardi pour se permettre des plaisanteries sur vous et votre science ?

— Fort mal pour lui, répondit Silvio en soupirant.

— Je le crois, dit Aurora en sou-

riant. Au surplus , je ne le plains pas , pourquoi a-t-il voulu se mesurer avec vous. L'on m'a dit , à Naples , que vous vous prépariez à partir pour la Grèce , et de-là pour l'Egypte : peut-on ajouter foi à ces bruits ?

Une pantomime très-signifiante fit comprendre au chevalier qu'il devait répondre affirmativement , et il répondit : Oui.

— Hé hé ! balbutia l'archevêque , pour mettre au moins quelque chose du sien dans la conversation.

— Hé hé ! répéta Aurora , et elle ajouta : On soupçonne que l'Egypte est votre patrie ?

— Ma patrie est partout , dit le chevalier , et cette fois seulement d'un ton ferme et élevé.

— Vous devez être fatigué ?

— Je le suis beaucoup.

— Allez prendre du repos , dit l'archevêque , et regardez mon palais

comme le vôtre.... Demain nous aurons un plus long entretien.

Ils se séparèrent. Silvio , assez mécontent , retourna dans son appartement , et après avoir pris un léger repas , il se jeta sur son lit , où ils'occupa beaucoup plus de ses réflexions que de son amour.

CHAPITRE IV.

LE SORCIER SANS LE SAVOIR.

Vers minuit, l'arrivée d'Aurora le tira de sa rêverie. Elle entra dans sa chambre dans un déshabillé des plus voluptueux. Sa première démarche fut d'aller presser de ses lèvres celles de son amant. Ce baiser calculé ne manqua pas l'effet qu'on s'en était promis. Silvio passa ses bras autour du joli cou de son amie, prit mille baisers sur ses lèvres de rose, puis perdit de vue ce qu'il n'aurait pas dû oublier... et le monde et lui-même.

Aurora ne s'opposa point à ses transports... elle en laissa tomber le

premier feu avant d'entamer la conversation.

— Que penses-tu de moi ? dit elle enfin à son ami.

— Que tu m'aimes.

— (*Souriant.*) Très-bien répondu. Quelles idées t'ont fait naître les événemens d'aujourd'hui ?

— J'ai imaginé que tu les avais préparés pour atteindre un but.

— De mieux en mieux.... Parle-moi cependant avec franchise.... je lis dans ton âme.

— Comment ?

— Ce qui s'est passé ne tient point à un plan favori qui t'appartienne , mais au mien..... Malgré tout ton amour , tu es un peu indisposé contre moi , n'est-il pas vrai ?

— Non pas....

— De la franchise : je te le répète , sans elle , notre liaison ne peut être durable.

— Je ne disconviens pas....

— Tu vois que j'ai deviné juste.

— Indisposé contre toi, n'est cependant pas l'expression propre, mais j'étais un peu troublé.

— Et ce trouble a été causé par ton amour pour moi, dont peut-être tu te repens déjà..... Il serait cependant un peu tard.

— Le repentir n'a point encore gagné mon cœur; mais je désirerais avoir la clef de ce qui s'est passé.

— O! cela ira encore bien plus loin.

— Je le conjecture. Mais....

— Mais ?

— Je ne puis voir clair dans tout cela. Je voudrais être mis au fait.

— N'as-tu pas deviné que c'est une pièce que l'on veut jouer ?

— Dans quelle intention ?

— Silence sur l'intention... Notre liaison n'est point encore assez intime...

Au surplus , ceci n'est qu'une affaire de peu d'importance.

Ici entra le page. En le questionnant , Aurora le nomma Gabriel. Il lui remit un billet. Elle le lut , puis sans dire un mot , elle le mit dans sa poche. Elle parut ensuite réfléchir un instant , fit au page une inclination de tête , et il sortit. Après un instant de silence , elle reprit la parole.

— Revenons à notre aventure : l'archevêque me connaît depuis peu de temps sous le nom de Clara , comtesse d'Ytraccioli. C'est un vieillard , sa tête est faible ; dès son enfance il a cru aux sorciers , aux revenans , à toutes les jongleries avec lesquelles les gens d'esprit attrapent les sots. Il pense voir en toi le chevalier d'As-
tagno , homme qui a les clefs de l'empire des esprits , comme le pape a celles du ciel et de l'enfer. J'ai paru en être aussi persuadé que

lui , et nous jouons la comédie.

— Mais quel est votre but ?

— Je te l'ai déjà dit , n'en parlons pas ; je ne puis encore te le découvrir. Avec le temps tu apprendras tout , mais dans cet instant il m'est impossible de te rien dire. Ce n'est pas que je manque de confiance en toi ou en ta discrétion ; mais tu ne peux te fâcher que je veuille un peu t'éprouver avant de te confier des secrets de la plus grande importance. Tu m'en remercieras dans la suite. Nous avons encore plus d'une aventure à courir ensemble , avant qu'il n'y ait plus rien de caché entre nous.

— Mais.... pardonne ma réflexion... Tu me fais jouer un rôle peu délicat... J'ai toujours été un homme d'honneur, et je suis....

— Tu es mon amant , et tu m'as donné ta foi. . . . Volontairement , et sans y être contraint en aucune manière,

nière , tu m'as engagé ta parole. Ne t'ai-je pas donné le conseil de renoncer à ton amour ?

— Rien n'est plus vrai.... Pardonne.

— Sois homme... Poursuivons... La nièce de l'archevêque , veuve , jeune et charmante , atteignant au plus la moitié de son quatrième lustre , a perdu son époux dans la première année de son mariage. On l'a trouvé assassiné dans une forêt non loin de Parme. Personne ne connaît l'auteur de sa mort.... que toi.

— Que moi ?

— Que toi.... et nous en sommes tous persuadés.

— Aurora !

— (*Plaisantant.*) Jeune homme ?

— Cessons de plaisanter.... comment puis-je connaître ce meurtrier ?

— Tu ne me comprends pas ?

— Absolument pas.

— Comme Silvio, tu ne sais pas un mot de cette affaire ; mais comme chevalier d'Astagno , tu es au fait de tout , et tu connais l'assassin du marquis. . . . Eh bien , maître sorcier ! me conçois-tu maintenant ?

— Je devine ce que tu veux dire ; cependant je n'en connais pas mieux le nom du coupable.

— On te l'apprendra. . . . sois tranquille ; tu n'agis pas seul. Ne t'inquiète de rien ; mais aussi ne me donne point d'inquiétude.

— Que veux-tu dire ?

— Léonore. . . . ainsi s'appelle la nièce de l'archevêque. . . . est jeune , charmante. . . . sa douleur la rend encore plus intéressante. . . . Silvio. . . . je suis violemment jalouse !

Le chevalier voulut parler , un baiser d'Aurora lui ferma la bouche. Des doutes et des objections venaient sur ses lèvres , l'enchanteresse lui fit

tout oublier ; il n'eut plus la force de résister à ses volontés. . . . Il reprit cependant la parole.

— Aurora, m'aimes-tu réellement ?

— Tu en doutes ?

— Montre - moi la lettre que le page t'a apportée.

— Quoi ! . . . vrai ?

— Tu es jalouse , dis - tu ; je suis aussi jaloux.

— J'en suis enchantée ; cependant tu ne verras pas cette lettre.

— Non ?

— Non , mon ami.

— Et pourquoi , ma bien-aimée ?

— Pour ne point donner matière à ta jalousie.

— Très-bien vu !

— N'est-ce pas ?

— C'est charmant !

— Qu'entends-tu par ce ton ?

— Tu peux le deviner.... Montre-moi cette lettre !

— Cela ne se peut pas.... Elle est d'un homme qui veut me parler.

— D'un homme?.... Quel est-il?

— Ton ami , quoique tu ne le connoisses pas.

— Il ne peut être mon ami.

— Tu te trompes !.... Veux-tu faire sa connaissance ? Il me verra ici , près de toi , dans tes bras même , et il ne sera point jaloux.

— Fais-le venir.

— Ah! Silvio! tu as encore beaucoup à apprendre à notre école!—

Elle sonna , le page entra.

— Gabriel , l'archevêque dort-il ?

— Profondément.

— Où est le capitaine ?

— Dans la chambre voisine.

— Dis-lui d'entrer ; je veux lui parler ici. Gabriel sortit.

— Ce page , poursuivit Aurora , sert l'archevêque depuis huit jours : c'est un des nôtres.

— Êtes-vous donc beaucoup ?

— Si nous étions tous rassemblés , cette chambre ne pourrait pas nous contenir. Nous sommes dispersés en Espagne , en France et en Italie.

— Grand Dieu ! que dois-je penser de vous ?

— Tout ce qu'on peut penser de gens bons et honnêtes , qui ne cherchent qu'à rentrer dans leurs propriétés.

— Toujours de plus en plus énigmatique !

Le capitaine entra. Aurora le prit par la main , et lui présenta Silvio , en lui disant :

— Voilà notre chevalier.

— Votre main , ami ! Nous nous sommes déjà vus aujourd'hui.

— Aujourd'hui ?

— Nous nous sommes même parlés.

— Je ne me rappelle pas vous avoir jamais rencontré.

— Un moine ne vous a-t-il pas donné une lettre près des portes de la ville?....

— En effet.... c'est le même son de voix ! Ce moine....

— C'était moi.

Aurora les interrompit : Capitaine , d'après votre lettre , il paraît que vous avez quelque chose à m'apprendre de notre vaillant Giocondo ?

— Oui , malheureusement !

— Malheureusement?... Comment donc ?

— Lorenzo m'écrit qu'il est entièrement perdu.

— Perdu?... Grand Dieu !

— Je le regrette autant que vous. S'il n'est pas tombé sous les coups de quelques bandits , il est à Saint-Elme ou au château Saint-Ange.

— N'est-il point dans l'île d'Ischia ?

— J'ai donné ordre de l'y chercher : s'il n'est pas là , ou bien resté malade

dans un hôpital, je ne réponds pas de le sauver.

— A-t-il des lettres sur lui ?

— Il n'en a point d'importantes. Je ne lui crois que deux ou trois notes en chiffres.

— Le mot d'ordre ?

— Est changé. Quatre messagers sont partis.... D'ici à trois semaines.... vous m'entendez.... Quand terminons-nous avec l'archevêque ?

— Dans trois ou quatre jours.

— Bon ! je suis altéré de vengeance. Le drôle a débauché ma maîtresse.

— Point d'éclat !

— Il n'y en aura point ; ne craignez rien. Adieu.

Il sortit. Aurora parut devenir rêveuse ; Silvio se trouvait dans une étrange position. Il dit à son amante :

Aurora ! je suis avec vous comme un homme au milieu des ténèbres

dans un endroit inconnu. Je demande d'être éclairé.

— Un peu de patience ! tu le seras à temps.

— Éclaircis-moi ce que je viens d'entendre.

— Il n'est pas encore temps : l'aurore ne paraît qu'après la nuit.

— Aurora !

— Elle est dans tes bras ; et elle s'y jeta.

L'on avait appris à Léonore l'arrivée du chevalier d'Astagno. Elle attendait avec impatience l'instant où elle le verrait. Il fut invité à venir déjeuner avec elle.

Silvio trouva qu'on ne lui avoit point exagéré les charmes de cette dame ; son deuil l'embellissait encore , et les soupirs qui lui échappaient la rendaient on ne peut plus intéressante.

— Chevalier! lui dit-elle après les premiers complimens , j'attends de vous assistance et conseil. Dites-moi le nom du traître qui a plongé son fer homicide dans le sein de mon époux ? Quel est le scélérat qui l'a livré aux poignards des bandits ?

— J'espère que nous pourrons l'apprendre , répondit Silvio. Cette réponse cependant lui coûta beaucoup.

Léonore le pria de hâter l'instant de cette découverte.

— Vous êtes, ajouta-t-elle , un homme aussi étonnant qu'admirable ! Voyez combien vous inspirez de confiance , puisqu'en vous conjurant au nom de l'humanité de vouloir bien la servir , on remet sa vengeance entre vos mains.... O oui ! chevalier ! vengez mon bien-aimé en démasquant son assassin , et comptez sur ma recon-

naissance et sur celle de toute ma maison.

L'homme étonnant était aussi embarrassé, que la belle veuve était enthousiasmée. Elle poursuivit :

— Votre pouvoir est immense et généralement connu. Être aussi savant dans une si grande jeunesse, vous fait infiniment d'honneur.

— Sa jeunesse ! dit en riant Aurora qui entraît ; la jeunesse du chevalier ! N'en croyez point cette apparence, marquise ! ce grand enchanteur ne la doit qu'à son art. Je ne puis pas l'en blâmer ; mais je suis très-certaine qu'il a trois fois plus d'années sur la tête, que nous n'en pourrions compter à nous deux.

— Serait-il possible ! s'écria Léonore avec émotion. Silvio sourit ; il croyait qu'Aurora n'agissait que par jalousie. Un coup d'œil que lui lança son amante à la dérobée, le confirma

dans son opinion : en remarquant le trouble de Léonore , il fut assez vain pour croire que sa figure avait fait la plus forte impression sur ces deux dames.

Cependant Léonore se raffermir , et reprit la parole.

— La comtesse aime à plaisanter !

— En effet ! dit Silvio d'un ton un peu contraint : depuis long-temps je lui en connais le goût.

— Depuis long - temps ! s'écria Aurora. Vous le voyez , ce n'est pas d'aujourd'hui que date ma connaissance avec ce vieillard de vingt ans.

Léonore se troubla de nouveau , et se serait infailliblement trahie , si Aurora n'eût fait prendre un autre tour à la conversation.



CHAPITRE V.

A P P A R I T I O N.

A P R È S le dîner , Silvio et Aurora se trouvèrent un instant seuls.

Fripon ! lui dit-elle , je ne me fie pas à toi ; peut-être ce matin suis-je arrivée fort à propos. La tendre marquise m'inquiète ; il faut que je hâte ton départ : sans cela je cours risque de perdre ici ce que j'ai l'espoir de gagner ailleurs.

Ce discours parut très-flatteur au chevalier. Il voyait se confirmer ses soupçons , et se croyait certain de posséder entièrement le cœur de son amante.

Il pensait connaître les femmes :

combien il était dans l'erreur ! Il croyait avoir lu dans le cœur d'Aurora , et y avoir trouvé l'assurance de son amour , qu'il n'avait jamais pu apercevoir dans ses yeux : cette idée faisait son bonheur. Heureusement pour Aurora et son plan , Silvio , dans les premiers transports de son amour , n'était pas aussi soupçonneux qu'il le devint dans la suite , lorsque ses sens furent un peu calmés , lorsque sa connaissance avec elle fut plus intime , et ses vœux entièrement satisfaits. Si le bandeau magique était alors tombé de dessus ses yeux , son cœur noble et vertueux aurait abjuré sa funeste passion ; il aurait volé près d'Eléonore ; il lui aurait découvert ce que cette aimable veuve ne devait pas savoir , ce qu'elle ne pouvait soupçonner.

Aurora fut assez adroite pour amener peu à peu son amant où elle le

voulait. Arrivé là , il ne pouvait ; pour son honneur , retourner sur ses pas. Ses mouvemens étaient ceux d'un oiseau pris au filet ; chaque effort qu'il fait pour rattrapper sa liberté , l'enfonce plus avant dans le piège.

Léonore pouvait peut - être alors le sauver encore ; mais l'idée qu'elle avait de lui et de sa science , ce qu'avait dit Aurora sur son âge , lui ôtèrent le courage et l'espoir , et détruisirent le désir qu'elle avait de chercher à plaire au faux chevalier.... Il n'y eut plus pour lui le moindre espoir de salut.

On soupa dans le jardin de l'archevêque ; ensuite on fit une promenade. Aurora ne quitta point le bras de son amant. Léonore parut mécontente , et l'archevêque très - inquiet.

Après la promenade , la petite société rentra dans le pavillon. La

conversation s'anima. Le page était le seul domestique qui fût resté. Il se promenait dans le jardin, se laissait voir de temps en temps près de la porte, et paraissait ne songer à rien.

L'entretien roula d'abord sur ce monde-ci, puis sur celui des esprits : on parla d'apparition, on raconta des histoires à faire frémir. L'archevêque était de plus en plus tremblant ; Léonore n'était rien moins que rassurée, et dans la position où elle se trouvait, le sujet de la conversation détruisit encore le peu de courage qui lui restait.

L'archevêque n'osait pas même essayer d'élever un doute ; la présence d'un homme aussi renommé qu'il croyait le chevalier l'être, augmentait sa frayeur à un point inconcevable.

Tout à coup Sylvio devint rêveur,

et fixa ses yeux vers la terre. Il se fit un instant de silence.

— Grand Dieu ! s'écria enfin Aurora, que murmurez-vous donc tout bas, chevalier ?

— Comment ? dit l'archevêque.

— Que fait-il ? poursuivit Léonore.

— Je crains qu'il ne soit occupé d'une conjuration, dit la maligne Aurora.

L'archevêque répéta son *comment* ?

Léonore reprit : Une conjuration !... Chevalier, je vous en supplie... est-ce une conjuration ?

— J'en suis persuadée, poursuivit Aurora..... Ah ! Dieu puissant !...

En faisant cette exclamation, elle tomba comme à demi-évanouie dans les bras de Silvio, qui ne savait ce que tout cela signifiait. L'évêque,

demi-mort , pouvait à peine se soutenir , et le tremblement de Léonore était si fort , que ses genoux et ses dents faisaient un bruit sensible en se frappant.

Dans cet instant , une figure blanche et longue s'approcha lentement de la porte. Un poignard était enfoncé dans sa poitrine découverte et sanglante ; elle s'arrêta à dix ou douze pas du cabinet , et poussa un profond soupir.

Léonore jeta un grand cri. Dieu ! c'est mon époux. L'archevêque tomba sur ses genoux , faisant force signes de croix les uns sur les autres , et priant.... comme peut-être de sa vie cela ne lui était arrivé.

Aurora feignit de reprendre ses sens , et dit d'une voix faible : O chevalier , protégez-nous ! Puis elle lui serra la main d'une manière significative.

— Parlez avec l'esprit ! balbutia l'archevêque.

Pour la seconde fois, Aurora serra la main de notre faux enchanteur. Il se leva avec inquiétude, tira son épée et s'avança vers la porte. Il ne savait ni ce qu'il devait faire, ni ce qu'il devait dire. Les autres tremblaient de crainte ; Aurora, d'inquiétude de voir son amant tout gâter par une maladresse.

Heureusement Gabriel se tenait caché près de la porte du pavillon. Il vit l'embarras du prétendu sorcier ; il lui dit tout bas : Demandez-lui donc ce qu'il est et ce qu'il veut.

Silvio retrouva alors sa présence d'esprit ; il fit quelques croix en l'air avec son épée, et élevant sa voix :

— Ombre d'un infortuné, qui es tu ?

— Je suis l'esprit de don Antonio, répondit le spectre.

Grand Dieu ! c'est la voix de mon époux , s'écria Léonore. Le chevalier poursuivit :

— Qu'exiges-tu de nous ?

— Vengeance ! Oui , je veux être vengé de mon assassin !

— Quel est-il ?

— César Montéchio.

Une flamme s'éleva et l'esprit disparut.

La crainte avait enchaîné toutes les langues. L'archevêque et sa nièce portaient sur le chevalier des regards où se peignaient l'étonnement et le respect. Il offrit son bras à Léonore.

Cet événement ne doit point vous effrayer , lui dit-il doucement , en la reconduisant au palais. L'archevêque les suivait , à demi-porté par Aurora et Gabriel.

— César Montéchio ! disait Léonore avec douleur

— Le puissant Montéchio, répétait l'archevêque en soupirant.

— Le lâche assassin Montéchio! disait aussi Aurora d'un ton qui trahissait la haine qu'elle lui portait.

— César, le fils indigne du vieux et noble Esté! poursuivit l'archevêque.

— Qui se flatte, ajouta Aurora, de succéder à son oncle dans le gouvernement de Ferrare et de Modène, et qui cependant n'est qu'un vil assassin.

— Oh! qui nous vengera de cet homme puissant? s'écria Léonore.

En arrivant au château, l'oncle et la nièce furent mis au lit; puis Aurora suivit Silvio dans son appartement.



CHAPITRE VI.

NOUVEAUX MYSTÈRES.

AURORA ! s'écria-t-il en entrant , je suis hors de moi.

— Nous différons en cela , lui répondit-elle en souriant. Prends une plume , et écris ce que je vais te dicter.

— A quoi faut-il encore me prêter ?

— Ecris , te dis-je.

Le chevalier prit une plume : son amante lui dicta le billet suivant.

« Mon devoir et quelques affaires m'appellent loin d'ici. Ennemi des complimens , je prends le parti de

vous écrire les adieux que je n'aime point à dire de vive voix. Je ne veux pour toute récompense que votre satisfaction et celle de votre nièce. Donnez quelque chose aux pauvres, et daignez vous souvenir de moi. »

Aurora ajouta : Demain l'on trouvera cette lettre sur ta table, lorsque tu seras déjà fort éloigné d'Almasi.

— Je pars donc ?

— Bien entendu ; demain de très-bonne heure.

— Mais, je t'en conjure, éclaire-moi....

Vas-tu encore me tourmenter avec tes questions ? Je ne puis te répondre : t'est-il impossible d'attendre le temps prescrit !... Mon ami, je ne te ferai pas de complimens ; tu as fort mal joué ton rôle. Si les spectateurs n'avaient pas été aussi craintifs que su-

perstitieux , en te trahissant , tu aurais détruit tout notre ouvrage.

— J'étais tout aussi surpris qu'eux !

— Avec le temps tu t'accoutumeras à ces aventures.

— M'est-il au moins permis de demander pourquoi l'on a choisi de préférence le nom du puissant César Montéchio , pour....

— Tu partiras demain dès le grand matin , et en silence ; tu te rendras à Fondi : là tu pourras te dédommager quelquefois de mon absence , en considérant le portrait charmant de la belle Julie (1). Tu iras te promener

(1) Pour comprendre l'énergie du conseil d'Aurora , il faut être instruit de l'histoire suivante : Julie Gonzague était la plus belle femme de son siècle ; elle était mariée au gouverneur de la ville de Fondi , Vespasien Gonzague. La réputation de sa beauté était si généralement répandue , que le roi d'Alger.

tous les matins près du palais de Gonzagues , jusqu'à ce que tu y rencontres un homme qui t'abordera et te donnera plusieurs renseignemens nécessaires. Si cependant tu l'attends vainement pendant huit jours , tu passeras la frontière , et te rendras à Ostia ; tu t'y feras payer cette lettre de change ; peut-être même m'y trouveras-tu. Si je ne puis t'y joindre , dans la maison où tu toucheras ton argent , tu trouveras une lettre de moi : cette lettre t'en apprendra plus que je ne puis t'en dire en cet instant.

— Secrets sur secrets !.... Tant d'obscurité me tourmente à un point...

Barberousse , résolut de l'enlever pour en faire présent au grand Soliman. Il parvint bien à opérer son débarquement ; mais Julie , avertie à temps , se sauva en chemise. Le pirate , furieux , fit tomber sa rage sur la ville de Fondi et ses habitans ; il pilla , brûla , égorgea et regagna son repaire.

— Homme

— Homme pusillanime ! apprends de moi que l'inquiétude est hors de saison quand on court après le bonheur. Tout ce qui se passe , ne se fait que pour toi ; c'est pour toi seul que je travaille... Calme-toi ! sois homme !

— Mais tu me fais agir comme une machine ; je

— Que voulais-je dire ?... Ah !... en attendant que je t'en donne un autre , tu prendras le nom d'Angelo del Duce Bonsoir.

Silvio se rendit à Fondi. Tous les jours il allait visiter l'endroit désigné. Abandonné à ses réflexions , il s'ennuya beaucoup.

Enfin le cinquième jour de son arrivée , il rencontra un moine franciscain qui lui dit :

— Seigneur Angelo del Duce , conduisez-moi à votre logement.

Ils s'y rendirent ensemble. Sitôt qu'ils y furent arrivés , le franciscain

jeta sa robe , et Silvio reconnut le capitaine avec lequel il s'était déjà trouvé. Enfin , vous voilà ! lui dit-il.

— Oui , cher ami. Notre comédie a pensé coûter la vie à l'archevêque. L'effroi avait fait remonter sa goutte ; mais maintenant on a beaucoup d'espoir pour sa guérison. Léonore est devenue silencieuse et mélancolique. Ce qu'ils feront quand ils seront abandonnés à eux-mêmes , le ciel seul peut le savoir. Demain notre Aurora les quitte.

— Pour se rendre où ?

— Je ne sais. J'ai fait transporter vers la frontière tout ce qui m'a servi pour jouer le spectre.

— Ainsi , l'apparition à Almazi était votre ouvrage ?

— Oui. Je suis très - adroit pour ces sortes de rôles ; je m'en acquitte toujours très - bien. Lorsque j'étais capitaine des gardes - du - corps à

Ferrare. Infernal souvenir. ô
 Ferrare! Brisons là pour aujourd'hui.

— N'est-ce pas ce fatal souvenir
 qui a fait venir sur vos lèvres le nom
 de César Montéchio

— Que m'importe César? . . . Qu'il
 se tienne sur ses gardes! . . . Ami,
 vous aurez sans doute occasion de
 me voir jouer encore plus d'une scène
 pareille ; vous verrez que mes con-
 naissances dans cet art peuvent me
 faire honneur. Ce n'est point un grand
 mérite de se permettre ces gentilleses
 devant des gens timides ; mais il faut
 de la hardiesse et du talent pour les
 hasarder devant des braves. . . . Nous
 perdons un temps précieux. Hâtons-
 nous ! il faut nous rendre à Ostia. J'ai
 besoin d'argent ; vous avez une lettre
 de change sur cette ville. . . . nous y
 trouverons sûrement des nouvelles.

Aussitôt leur arrivée à Ostia , le

capitaine prit cent ducats sur l'argent que toucha Silvio, et partit. Il ne s'y trouva point de lettres d'Aurora, et notre aventurier demeura dans la ville pour attendre des nouvelles. Un matin, il vit entrer chez lui le page Gabriel. Ah ! c'est toi, mon enfant, s'écria-t-il en l'apercevant : d'où viens-tu ?

— D'Almazi. Je suis, monsieur le chevalier, porteur d'une double dépêche ; ce qui ne m'était point encore arrivé. J'ai d'abord une lettre que ma belle maîtresse, la signora Aurora, m'a remise pour vous, en m'indiquant où je vous trouverais dans cette ville. Vous saurez ensuite que, dernièrement, la tendre nièce de l'archevêque m'a tiré à part et m'a dit : Gabriel ! il y a cent ducats à gagner.... Je prends l'argent très-volontiers, surtout lorsqu'il m'est offert par une jolie main. Je lui répondis que j'étais très-disposé

à gagner cette récompense. Elle ajouta : Je doublerai la somme si tu me sers fidèlement, et si tu réussis. Je la priai de s'expliquer. Elle poussa un profond soupir, me donna cette lettre, et me dit : Tu auras tout l'argent nécessaire pour ton voyage. Prends un cheval, tâche de découvrir les traces du chevalier d'Astagno : si tu le rencontres, remets - lui cette lettre, et je suis persuadée qu'il te suivra.... Voilà, chevalier, quel est mon double message, et voilà vos lettres. La signora Aurora ne sait rien de la commission que m'a donné la belle Léonore. Si vous ne revenez pas avec moi à Almazi, elle ne me reverra jamais ; je n'oserais pas me présenter devant elle sans vous... Je sors pour aller soigner mon cheval ; dans un instant je serai de retour : vous m'apprendrez votre résolution.

Il sortit. Le chevalier, resté seul,

ouvrit ses lettres. Voici celle d'Aurora :

« Je t'écris peu d'instans avant mon départ , mon bien-aimé ; je t'engage à te rendre à Rome le plutôt possible. Dans la rue de Saint-Sébastien , tu demanderas la maison du jardinier Anello , et tu y prendras un logement. Peu de temps après , tu trouveras ton amie dans la rue Heureuse (1). Je t'envoie mille baisers. »

Celle de Léonore était ainsi conçue :

« Léonore prie le chevalier d'As-
tagno de revenir près d'elle ; les bras
de l'amitié s'ouvriront pour le rece-

(1) Strada Felice.

voir. Elle le choisit pour son vengeur , et lui offre pour récompense un cœur rempli des plus tendres sentimens. »

Silvio devint rêveur.

Je ne puis retourner à Almazi , se dit-il , sans découvrir à Léonore que je l'ai trompée. . . . Son amour se changerait en mépris. Subjugué par ma tendresse , je suis aveuglément Aurora.... mais où me conduit-elle?... Peut - être au fond d'un précipice. Quel est le but de ses liaisons , de sa conduite mystérieuse ? Est - ce agir en homme que de me laisser ainsi mener partout où elle veut , par une femme dont j'ignore absolument les plans ? N'est-ce point dans une conjuration que je suis entraîné ? N'est-elle point tramée contre un prince ou un gouvernement ? Ma précipitation à obéir ne peut elle pas m'en-

gager dans le plus mauvais pas... me conduire en prison... peut-être même à l'échafaud?... Cela est résolu... je veux savoir où je suis, avant de faire un seul pas de plus dans le chemin qu'Aurora m'a indiqué. Je pars pour Rome; mais elle me fera part de ses projets, ou je la quitte pour jamais... Si elle me refuse, c'est qu'elle ne m'a point donné son cœur... Silvio! sois homme, et conduis-toi en homme!

Le page rentra. Eh bien, seigneur, qu'avez-vous résolu?

— Je pars pour Rome, et non pour Almazi.

— Tant mieux; je crois que vous prenez le bon parti. Je vous suivrai.

— Je dois loger dans la rue Saint-Sébastien, chez le jardinier Anello. Connais-tu cet homme?

— A peu près comme je vous connais. Il a une fille très-jolie. Elle a eu autrefois une tendre liaison avec

un cardinal ; je ne sais si cela dure encore.

— Gabriel , quel âge as-tu ?

— Je ne le sais vraiment pas moi-même. Je crois cependant avoir entre seize à dix-sept ans.

— D'où es-tu ?

— Je l'ignore.

— Tes parens ?

— Je ne les connais pas. Je crois que c'est notre capitaine qui m'a fait élever.

— Depuis quand connais-tu Aurora ?

— Depuis environ une année.

— Tu parais être parfaitement au fait de ses affaires ?

— C'est le capitaine qui me fait agir.

— Et ce capitaine , qui est-il ?

— Je ne sais de lui autre chose , sinon qu'il a servi dans les gardes à Ferrare.

— A-t-il quitté le service de lui-même ?

— Je ne sais.

— As-tu été plus d'une fois témoin de scènes pareilles à celle qui a été jouée dans les jardins de l'archevêque ?

— Deux ou trois fois.

— Tu comprends donc le capitaine ?

— Au moindre signe.

— Connais-tu parfaitement Aurora et ses projets ?

— Quoique je les présume importants et extraordinaires , je ne les connais cependant pas.

— As-tu des vues ?

— J'ai des promesses.

— Quelles sont-elles ?

— D'être rendu homme riche et d'importance , si certain plan réussit.

— Quel est ce plan ?

— Je ne le connais pas

— Ne peux - tu pas conjecturer quelque chose ?

— Peu. . . . presque rien.

— Pourquoi Aurora change-t-elle aussi souvent de nom ?

— Cela tient vraisemblablement à son plan.

— Quel est son véritable nom ? qui est-elle ?

— Je l'ignore.... Une fois je l'ai entendu nommer , par le capitaine , princesse.

— Princesse !

— Elle parut troublée parce que j'étais là ; elle dit au capitaine : Silence ! nous ne sommes pas seuls.

— Comment ?

— Une autrefois , je me trouvais avec un officier espagnol , qui prétendit l'avoir vue sur le théâtre , portant un autre nom.

— Sur le théâtre !

— Un troisième prétendait qu'elle s'était échappée d'un cloître.

— Cela est inconcevable !

— Il ajoutait que cela était généralement connu ; que le vice - roi de Naples même (1) en était instruit , mais qu'il n'osait la faire arrêter , parce qu'il connaissait l'étendue de ses liaisons. . . . A cette époque , nous fûmes obligés de quitter Naples. Le capitaine me fit entrer au service de l'archevêque d'Almazi. . . . Voilà tout ce que je sais.

— C'est à la fois beaucoup et peu.

— Avez - vous entendu chanter Aurora ?

— Non.

— Elle chante et danse en perfection.

(1) Alors don Juan Zuniga, comte de Miranda et marquis de Labagnesa.

— A-t-elle de l'argent ?

— Je ne l'ai jamais vu en manquer.

— Je pense qu'à Rome tout s'éclaircira.

— Le croyez-vous ?

— J'en suis persuadé.

— Eh bien , partons.... Je crois que notre maîtresse peut être tout, excepté sincère. Sans doute , elle est contrainte à garder le silence.... Je suis curieux de savoir sous quelle forme nous la trouverons ; car c'est un vrai Prothée.

— Gabriel , attache-toi à moi , tu t'en sauras gré.

— Vous saurez tout ce que je pourrai vous dire sans trahir ma conscience. Mais.... j'ai fait un serment terrible de ne jamais révéler les secrets qu'on m'a confiés.

— Prépare tout pour notre départ.



CHAPITRE VII.

MOTIFS D'INQUIÉTUDE.

ILs arrivèrent à Rome ; ils se rendirent dans la rue Saint-Sébastien , se présentèrent chez le jardinier Anello, et y trouvèrent un logement.

Le jardinier , quoiqu'un lourd nigaud , était bon et obligeant ; sa femme était la plus grande babillarde de la ville ; sa fille , Thérèse , était une jeune personne d'un extérieur agréable, et aussi légère qu'un oiseau.

Elle s'empressa autour des nouveaux venus , en cherchant à deviner ce qui pouvait leur plaire. Elle parut vouloir fixer l'attention , en employant des moyens agréables , qui manquent rarement leur effet.

Silvio lui-même s'en aperçut ; mais comme il ne voulait pas entamer un nouveau roman avant d'avoir fini celui qui l'occupait déjà , il se tint un peu sur la défensive. Thérèse , qui n'était pas sans expérience , s'en aperçut ; elle redoubla tellement ses soins pour parvenir à plaire , que Gabriel le remarqua , et se permit de ces petits tours où il y a tout à gagner et rien à perdre. Silvio l'en railla , mais notre page ne se déconcerta point ; il suivit son projet avec ardeur. Thérèse s'apercevant peu à peu qu'il n'y avait rien à faire avec le chevalier , abandonna l'incertain pour s'attacher au réel : elle fit une alliance offensive et défensive avec Gabriel , qui s'en trouva bien.

Silvio passait ses jours à la promenade , cherchant partout la dame de ses pensées , la demandant à tout le monde , et n'obtenant jamais une réponse satisfaisante.

Enfin , un jour , se trouvant près d'une maison de campagne , il vit s'en approcher un homme , qu'il reconnut aussitôt pour le capitaine. Ce dernier , avant d'y entrer , s'arrêta pour parler à une jeune et jolie fille qui était venue au-devant de lui , et qui paraissait être femme de chambre dans la maison vers laquelle il portait ses pas. Leur conversation semblait être très - sérieuse. Silvio s'approcha d'eux sans en être remarqué , prit la main du capitaine , et lui dit : soyez le bien venu , ami ! je vous attendais avec impatience.

— Nous nous parlerons dans quelques jours , lui répondit froidement le capitaine , sans presque le regarder.

— Pourquoi dans quelques jours ? reprit Silvio un peu piqué.

— Peut-être avant , dit encore le capitaine , et il entra dans la maison de campagne. La jeune fille le suivit

en jetant un regard sur notre chevalier étonné , qui , très-mécontent de cette conduite , resta long-temps les yeux fixés sur la maison.

Il était encore à la même place , lorsqu'un vieillard s'approcha de lui , lui prit la main comme on le fait à une vieille connaissance , et s'informa de sa santé.

Vous vous trompez sûrement , Monsieur , lui dit Silvio.

— Point. N'êtes-vous pas le signor Angelo del Duce ?

— D'où savez-vous mon nom ?

— De quelqu'un qui est bien instruit.

— Mais je ne vous connais pas.

— Vous me connaîtrez un jour. Il le quitta pour suivre le capitaine. Un instant après , des mulets , chargés d'une litiere , s'en approchèrent ; des valets étaient aux deux côtés. Dans la litière était une dame vêtue de noir ,

et portant un voile très-épais. Cette dame descendit près de la porte , et entra aussi dans la maison. Les valets s'en retournèrent avec la litière vide.

Le chevalier s'approcha d'eux ; il leur demanda le nom de la dame qu'ils venaient d'amener.

— C'est la comtesse de Belprato , lui répondit-on.

Notre aventurier ne pouvait poursuivre ses questions ; il se disposait à quitter la place quand il aperçut Thérèse. Elle marchait à grands pas , et s'avavançait aussi vers la maison où étaient déjà entrés le capitaine , le vieillard et la dame voilée.

— Où allez-vous , belle enfant ?

— Vous le voyez , dans cette maison. Elle doubla le pas , sans écouter ce qu'il dit après.

Passablement tourmenté de ces apparitions, Silvio se dirigea vers la rue Saint - Félix. Il considéra toutes les

maisons les unes après les autres , comme il avait coutume de le faire tous les jours depuis son arrivé. Il cherchait à y voir sa bien - aimée ; mais ses recherches étaient vaines. Un grand et beau bâtiment avait particulièrement fixé son attention ; il était presque certain d'y trouver ce qu'il cherchait ; tous les jours il l'observait davantage , et celui-ci il l'examina encore avec le plus grand soin , mais sans en être plus heureux.

Auprès de Saint - Magloire , une jeune fille , fort bien mise , lui fit signe de la suivre. Il marcha sur ses pas. Elle entra dans l'église , et se mit à genoux pour faire sa prière. Il se plaça à ses côtés. Quand elle eut fini , elle se leva pour s'éloigner ; il la suivit encore. Lorsqu'ils furent dans un endroit obscur , elle s'arrêta , se tourna vers lui et lui dit :

— Vous êtes étranger ?

— Oui.

— Tous les jours vous vous faites voir dans la rue Saint - Félix , quelquefois même plusieurs fois dans un jour ?

— C'est vrai.

— Votre attention s'est particulièrement fixée sur la maison où l'on aperçoit , au-dessus de la porte , un écusson sur lequel il y a deux lions et trois étoiles ?

— J'en conviens.

— Que cherchez-vous dans cette maison ?

— Une dame.

— Une dame ? Eh ! mais mon Dieu ! dans cette même maison , il y en a une qui attend un cavalier venant de Naples. Elle n'en sait pas le nom , quoiqu'il lui soit fortement recommandé.

— Je viens aussi de Naples ; mais je ne sais

— Suivez-moi près de cette dame, la chose s'éclaircira sans doute. S'il y a erreur de part ou d'autre, il n'en peut pas résulter un grand mal.

Sans se faire prier davantage, Silvio la suivit.

La dame, près de laquelle notre chevalier fut introduit, était espagnole, comme ses habits l'indiquaient. Elle était brune, paraissait être dans son été et d'une naissance distinguée. Silvio, qui croyait rencontrer son amante, fut fort étonné de n'apercevoir qu'une étrangère; il lui fit cependant un compliment honnête.

— Je ne puis que remercier le hasard qui m'a servi aussi favorablement, en me procurant l'honneur de vous voir : je crois cependant qu'il y a ici de l'erreur.

— Comment?

— Je viens de Naples; je cherche à la vérité, dans cette rue, à trouver

une dame ; mais je la connais , et vous ,
Madame....

— Permettez - moi de vous dire
qu'une amie de Naples m'a recom-
mandé un cavalier dont elle a ou-
blié de me dire le nom. N'avez-vous
point une lettre pour donna Ysabella
Guevara ?

— Non.

— En ce cas , il est clair que nous
nous sommes trompés. Le cavalier
que j'attends doit avoir une lettre
pour moi , et Ysabella Guevara est
mon nom.

— Je me félicite de cette erreur ,
puisque'elle me procure l'avantage
de faire une connaissance qui....

— Doit vous être fort indifférente.

— Vous ne vous rendez pas jus-
tice.

— Vous êtes galant !

Je ne suis que vrai. Vos charmes,
signora , méritent un tribut....

— Dont la perception ne ferait aucun tort aux revenus du saint Père... cela est certain... Avez-vous demeuré long-temps à Naples?

— Très-long-temps.

— L'on m'écrit qu'on y parle beaucoup, dans cet instant, d'un homme étonnant, d'un certain chevalier d'Astagno. En avez-vous entendu parler?

— Pas le moins du monde.

— L'inquisition a les yeux ouverts sur lui.

— (*Un peu troublé.*) Il faut en ce cas qu'il se tienne sur ses gardes.

— Sans doute. La gent ecclésiastique le regarde comme un sorcier.

— Est-il possible?

— C'est une de ses amies, la comtesse de Traccioli, qui l'a mis en vogue, en vantant beaucoup son savoir.

— Cette dame est-elle napolitaine?

— On ne sait ni d'où elle vient ,
ni où elle va. On prétend que c'est
une aventurière très-jolie : peut-être
cherche-t-elle à fixer l'attention sur
le chevalier , pour que l'on cesse d'ob-
server ses propres démarches.

— Cela est très-possible... Est-elle
jeune ?

— Oui.

— Le chevalier aussi ?

— Les rapports se contredisent :
les uns prétendent qu'il est très-jeune ,
d'autres assurent qu'il est très-vieux.

— Cela est singulier !

— Oserai-je vous demander si c'est
une dame de cette ville ou une étran-
gère que vous cherchez ?

— C'est une dame étrangère.

— Celle de vos pensées , peut-
être ?

— C'est une amie.

— Peut-on sans indiscretion s'in-
former de son nom ?

Elle

— Elle se nomme Robaro.

— Je ne la connais pas. Quel est celui de l'aimable connaissance que le hasard m'a procuré ?

— Angelo del Duce.

— Vous voudrez bien m'accorder votre amitié.

— J'attends de vous la même grâce.

— Celle d'une fille inconnue vous serait de bien peu d'utilité. . . . Vous me regardez avec étonnement. . . Ah ! je conçois. . . . vous vous étonnez de voir qu'à mon âge je ne me sois point encore mariée ! N'ai-je pas deviné ? J'aurais pu goûter depuis long-temps les doux plaisirs de l'hymen , si je l'avais voulu ; mais j'aime trop ma liberté pour jamais consentir à porter des chaînes , fussent-elles formées avec des fleurs.

— La belle Ysabella n'a jamais aimé ?

— Vous vous trompez ! Mais il en

a été de mes amours comme il en est des fleurs dans la saison ; elles se succèdent avec rapidité. D'abord paraissent les hyacinthes , puis les roses , puis les lis , et ainsi de suite ; chaque fleur a un nouveau charme. Une affaire de cœur qui dure plus d'une lune , doit être d'un ennui insupportable.

— Ah ! ah !

— Je n'ai jamais juré amour et fidélité pour un plus long terme.

— D'honneur ?

— Qui ne trouve pas son bonheur dans le changement , ne suit pas les lois de la nature.

Ici un valet entra. Il remit une lettre à donna Ysabella , en lui disant qu'elle venait de Naples et était incluse dans une autre.

Ysabella ouvrit et lut. Un instant après, elle dit : Le cavalier en question sera bientôt près de moi ; voilà aussi

son nom. Elle poursuivit sa lecture ; puis elle reprit :

— O Dieu ! le pauvre chevalier d'Astagno !

— Que lui arrive-t-il ?

— Mon amie m'écrit qu'on le cherche partout.

— Pourquoi donc ?..... De quoi s'est-il rendu coupable ?

— Mon amie ne le sait pas au juste : elle prétend qu'il a fait quelque chose à Almazi, mais elle n'explique pas ce que c'est.

Silvio laissa tomber cette conversation. Il était devenu un peu rêveur ; il prit congé de la dame , qui l'engagea à renouveler souvent ses visites. Il le promit , et s'éloigna , le cœur un peu serré.



CHAPITRE VIII.

TOUJOURS MÊME OBSCURITÉ.

LE premier objet qui frappa sa vue lorsqu'il entra dans sa chambre, fut une espèce de coffre peint et fort long, qui n'était point là auparavant.

— Qu'est - ce que cela ? demanda-t-il.

— Je ne sais , répondit Gabriel. C'est le capitaine qui l'a envoyé.

— Le capitaine ?

— Oui. En voilà la clef.

Silvio ouvrit ce coffre , et y aperçut une longue robe , un masque , un poignard ; en un mot , tout ce qui avait servi au capitaine pour jouer le spectre chez l'évêque d'Almazi.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il , que fait cet appareil dans ma chambre ? Doit - il servir aussi à quelque nouvel artifice ? L'on pourrait se tromper sur mon compte ! ... L'on ne me connaît pas encore ! ... Je veux , l'épée à la main , prier le capitaine de me donner des éclaircissemens sur tout cela.

Il parlait encore lorsque Thérèse entra dans la chambre.

— Ah ! ... s'écria-t-elle , vous paraissez fortement ému.

— Ote ce squelette de devant mes yeux.

— Voici une lettre pour vous.

Il rompit le cachet , et n'y trouva que ces mots :

« Thérèse te conduira près de moi.

A U R O R A . »

— Est-elle donc enfin arrivée ? ...

Il faut que je lui parle sur l'heure. .
Viens , Thérèse ! conduis - moi près
d'elle.

Thérèse le conduisit dans la rue de
Saint-Félix.

Elle le fit entrer dans une maison
devant laquelle il avait passé plus de
cent fois , sans soupçonner le moins
du monde que son amie pouvait y
être.

Il entra dans une chambre faible-
ment éclairée , et sa conductrice le
quitta.

Après avoir parcouru plusieurs
fois l'appartement avec beaucoup
d'émotion , il se jeta dans un fau-
teuil pour attendre la venue de son
amante.

Elle ouvrit enfin la porte d'une
chambre voisine , et lui demanda s'il
ne voulait pas approcher davantage.

Il s'élança dans la chambre où elle
se trouvait. Elle ferma la porte der-

rière lui : sans dire un mot, elle l'entoura de ses beaux bras et le serra contre son cœur.

— Aurora!... tu ne te conduis pas loyalement avec moi!

— (*L'embrassant.*) Pourquoi donc ?

— Tu veux ma perte et mon malheur!

— Que m'en reviendrait-il?

— Je suis.... je ne sais pourquoi, trahi, vendu, trompé...

— Par l'amour.... j'ai les mêmes plaintes à former. Depuis l'instant où je t'ai quitté, je n'ai pas eu une heure supportable; mais maintenant que tu es près de moi, que je puis te serrer dans mes bras, toutes mes peines sont évanouies, tous mes chagrins sont dissipés.

— Aurora! Aurora! mon amour est ardent; mais..... il faut absolument que je sache où je suis.

— Sur le sein de ton amie.

— Ah ! ne m'en éloigne jamais !

— Ne vois-tu pas combien tu m'es cher ? N'as-tu pas eu de mon amour toutes les preuves que tu as désirées ? Si l'un de nous s'éloigne de l'autre , ce sera toi. Que désires - tu ? qu'exiges-tu ?

— D'être tranquillisé.

— Assieds-toi près de moi , et explique-toi plus clairement , mon tendre ami.

— A quoi doit servir la pièce que nous avons jouée à Almazi ?

— Je t'ai déjà dit qu'elle était nécessaire au plan secret que j'ai formé.

— Ce plan. . . . il faut que je le connaisse ! . . . Tu sais vraisemblablement qu'à Naples on cherche à retrouver les traces du chevalier d'Astagno ?

— Eh bien. . . . tu es à Rome.

— Sans protection.

— Oublies - tu que tu es sous la

mienne? Celui qui oserait t'arraacher un cheveu paierait cher sa témérité. Un mot de moi, et il en coûterait la vie à l'homme assez hardi pour tenter de porter la main sur toi.

— Peux-tu aussi me protéger contre la justice?

— Pourquoi non.

— Qui es-tu? de qui tiens-tu ton pouvoir?

— De qui je le tiens!... de moi, de mes amis... Qui je suis!... ton amante... Tout cela n'est-il point assez pour toi?

— Trêve de plaisanteries!.... je veux avoir des éclaircissemens certains.

— Tu les auras... Dès l'instant où je te vis chez la marquise de Toraldo, j'appris combien tu étais impatient. Souviens-toi de la conversation que nous eûmes pendant la nuit: tu ne dois point avoir oublié ce que

je te répondis lorsque tu me pressais de te donner mon cœur. Je ne t'ai point séduit, je ne t'ai point trompé; je te parlai avec franchise. Je te dis tout ce que je devais te dire... mais les obstacles que j'opposai à tes desirs ne furent alors pour toi que des bagatelles; tu me fis même des sermens plus forts que ceux que j'exigeais; car je t'aimai dès le premier instant où je te vis.... Tu ne peux te plaindre de rien.... je te répète encore une fois, et pour la dernière, ce que je te dis alors... ne le perds jamais de vue... « L'homme à qui je donnerai mon cœur et mon amour doit me suivre partout où je le conduirai; il ne doit jamais me demander: Pourquoi fais-tu ceci? pourquoi ne fais-tu pas cela? Il ne doit jamais s'étonner de me voir tantôt sous une figure, tantôt sous une autre; tantôt ici, tantôt là. S'il cherche à s'immiscer dans

mes affaires, il faut que je l'abandonne aussitôt. Il doit courir avec moi les chances de la perte et du gain; les fers même et la prison ne doivent point l'effrayer. Il doit exécuter tout ce que j'exigerai de lui.... » Je t'ai fait toutes ces observations; tu ne me fis aucune objection : tu juras de te soumettre à tout.... Maintenant réfléchis!... je ne puis retirer aucune de mes conditions; mais je te permets de rompre tes sermens, et.... nous sommes séparés à jamais.

Elle se leva pour s'avancer vers la fenêtre; Silvio demeura sur le sofa. Peu de temps après, Aurora quitta brusquement la fenêtre, ouvrit la porte, et passa dans la chambre voisine. Elle s'assit, prit sa guitare et préluda.

Le capitaine vint la joindre. Silvio le reconnut à sa voix. Il resta à sa place pour écouter leur conversation.

Aurora s'adressa la première au capitaine : Il y a sans doute quelque chose d'extraordinaire ?

— Deux choses.... une bonne, et l'autre mauvaise.

— Voyons d'abord ce qui nous est arrivé d'heureux ?

— Giocondo est retrouvé.

— Excellent !

— Cet imbécille était resté malade à l'hôpital de Livourne.

— Quelle nouvelle nous apporte-t-il ?

— De sa mission, celles que nous savions déjà ; de Livourne, une qu'a apporté un vaisseau nouvellement arrivé.

— Quelle est cette dernière ?

— Don Ricardo a été, dit-on, trouvé assassiné à Madrid, dans la rue de Sainte-Hermenegilde, auprès de l'église.

— Tant mieux pour nous !

— La mauvaise nouvelle est que notre sensible Léonore d'Almazi a fait une démarche fort maladroite.

— Comment ?

— Elle n'a pas tenu secret qu'elle payait des braves pour venger la mort de son époux sur César Montéchio.

— Quelle imbécillité !

— Lorsqu'on lui demande d'où elle sait que César est le meurtrier de son époux, elle répond d'abord mystérieusement, puis soudain parle du chevalier d'Astagno.

— On n'est pas plus maladroit.

— Elle en est devenue éprise.

— D'honneur ?

— Je puis le prouver.

— Etourdie !

— Si le hasard faisait tomber ce brave entre les mains du duc ou de la justice, ce serait un grand malheur.

— Nous ne risquons rien.

— J'en conviens ; mais cela ferait

du bruit , et l'archevêque aurait de la peine à se tirer de cette affaire.

— Il faut le prévenir , et qu'il se hâte de mettre Léonore dans un couvent. Mais , pourquoi fait-elle de pareilles sottises ?

— Je vous l'ai déjà dit , elle s'est éprise du chevalier.

— Ne le suis-je pas aussi ?

— Vous n'êtes pas une Léonore.

— Qui peut savoir à quoi je me verrai contrainte ?

— Comment ?

— Mon amant a des remords. nous sommes sur le point de nous quitter.

— Devient-il insensé ? Il a fait aussi un bruit d'enfer pour l'appareil qui me sert à jouer les spectres , et qui m'a coûté tant d'argent. Que lui manque-t-il ? que veut-il ? que croit-il ? quelles idées lui passent par la tête ?... Pour Dieu , Aurora , le prince de....

— Paix!.... Jamais je n'aimerai le prince, quand même je me séparerais aujourd'hui pour toujours de mon amant.

— Et le grand duc ?

— Ah!.... celui-là aurait obtenu mon cœur, si déjà je ne l'avais donné à un homme qui, je le crains, n'est pas digne de mon amour.

— Mais.... comment allons-nous distribuer les logemens ? J'avais dessein de donner à Giocondo celui de Silvio, croyant que vous logeriez ce dernier près de vous.... si les choses sont dans la situation....

— D'ici à demain tout doit être éclairci.

— Adieu donc!.... Je soupe ce soir chez donna Ysabella. Elle doit avoir reçu aujourd'hui un étranger.

— De la prudence!

— Il est inutile de me la prescrire.... Encore un mot : dois-

je payer à Giocondo les quarante ducats ?

— Sans doute !

— Adieu.

Ici le chevalier s'élança dans la chambre, et s'adressant au capitaine, il lui cria d'une voix ferme : Demeurez ! je veux m'expliquer avec vous.

— Ah ! ah ! nous n'étions pas seuls... Ce soir je n'écoute pas une syllabe ; demain j'entendrai tout ce qu'il vous plaira de me dire, et j'y répondrai : bonsoir.

— Veux-tu donc faire sottise sur sottise ? lui dit Aurora. En quoi le capitaine t'a-t-il offensé ? Peut-être est-ce en disant la vérité ?

Un page vint annoncer que le souper était servi. Aurora prit le chevalier par la main : Viens te mettre à table avec moi ; tu feras la connaissance de quelques-uns de mes amis, qui sont aussi les tiens.

— O Aurora!

— Point d'explication dans cet instant.

— Je veux....

— Paix ! Porte un front serein dans un cercle où l'on voit rarement des visages affligés. ... Calme-toi ; tu es certain de mon amour. Elle lui serra tendrement la main ; il la suivit.



CHAPITRE IX.

NOUVELLES CONNAISSANCES.

UNE société de dix personnes prit place à la table préparée. Aurora était la seule dame qui s'y trouvât. Elle présenta Silvio : on se félicita de faire sa connaissance , et il reçut des assurances d'amitié de toute l'assemblée. Les convives se nommaient pour la plupart chevalier , comte , marquis , etc. Le cardinal , dont il a été question plus haut , s'y trouvait aussi.

La conversation s'anima bientôt ; on raconta différentes anecdotes ; mais il fut particulièrement question de la cour de Ferrare. La compagnie parais-

saît avoir singulièrement intérêt à étendre la satire sur cette cour. Les républiques de Gênes et de Venise ne furent pas épargnées davantage.

Vers la fin du repas, Silvio vit entrer le vieillard qui l'avait abordé près la maison de campagne de Monte-Cavallo.

— Bonsoir à l'ami Lorenzo ! lui crièrent tous les convives.

— Messieurs, dit le nouvel arrivé, je viens vous instruire de quelque chose qui nous regarde.

— Sont - ce des nouvelles de Naples ?

— Non , elles sont de Rome. A quatre maisons d'ici, loge une certaine Isabella Guevara : c'est une Espagnole qui entretient un commerce de lettres très-réglé avec Naples, et qui, par une troisième main, en fait parvenir au vice-roi. Elle a déjà répandu ici le bruit de la prochaine

arrivée du chevalier d'Astagno....

Vous me comprenez ?

— Il faut la mettre sur la liste noire ,
dit le marquis.

— Ses intrigues sont déjà connues ,
poursuivit Aurora. Vous n'avez rien
à craindre de cette folle : depuis deux
jours le capitaine suit toutes ses dé-
marches.

— Très-bien ! s'écria le cardinal.
Si elle lui paraît dangereuse , nous la
mettrons en sûreté dans un cloître ;
elle y correspondra avec les saints.
Comment se nomme son associée à
Naples.

— C'est la marquise d'Arsogna ,
répondit Silvio.

— D'où le savez-vous ?

— Je connais cette Espagnole.

— Comment ?... et depuis quand ?...
reprit vivement Aurora.

— C'est au hasard que je dois d'a-
voir fait sa connaissance. Je suis

l'étranger que le capitaine vous a dit avoir été chez elle.

Il raconta son entretien avec Isabella. Il finissait à peine , qu'un domestique annonça l'arrivée de Giocondo.

— Si tard ? lui dit le cardinal en le voyant entrer.

— Et porteur d'une mauvaise nouvelle.... Notre brave capitaine....

— Que lui est-il arrivé ? dit Aurora avec inquiétude... Grand Dieu !... je crains un accident fâcheux..... Hâtez-vous de nous instruire.

— Le capitaine est allé ce soir chez une certaine donna Isabella : vous en êtes peut-être instruits ; mais ce que vous ne savez pas , c'est qu'il en est sorti blessé d'un coup de poignard.

— D'un coup de poignard !.... donné par Isabelle ?

— Par elle-même , à ce qu'il dit. Je passais près de Saint-Magiore,

lorsque tout à coup il est tombé dans mes bras. Si le hasard ne m'avait pas conduit de ces côtés, il serait mort sur la place.

— Grand Dieu !... quel malheur ! Sait-on comment et pourquoi cela est arrivé ?

— Il était tellement faible, qu'il n'a pu prononcer que ces mots : « C'est » Isabella qui m'a frappé. » Il était sans épée ni pistolets. Vraisemblablement on l'avait désarmé, blessé et jeté dehors. Je l'ai porté dans le logement d'Angelo ; je l'y ai laissé sans forces et sans parole. Gabriel, Thérèse et notre médecin sont à ses côtés.

La compagnie raisonna beaucoup sur cet événement. Il fut enfin résolu qu'Isabella serait enlevée et renfermée dans un cloître ; qu'elle aurait des espions attachés à ses pas, jusqu'à ce qu'on pût exécuter ce projet, et que

l'on en mettrait aussi auprès de sa correspondante à Naples. Ces mesures prises, l'assemblée se sépara, et Silvio suivit Aurora dans son appartement.

Elle le fit entrer dans un autre qui le joignait, et lui dit : Ces deux chambres te plaisent-elles ? tu les habiteras, si ton intention est de demeurer avec moi.

— Enchanteresse ! je ne puis te quitter !... Mon amour est plus fort que je ne l'ai cru moi-même.

— Il n'a plus nul sujet de se plaindre. Tu loges près de moi, tous les jours, à toute heure tu peux être à mes côtés tu

— O mon Aurora !

— Mon bien-aimé !

— N'est-il pas vrai que tu ne me refuseras plus ?... que tu vas m'instruire ?

— De quoi donc ?

— Du genre et du but de ta liaison avec les personnages qui nous quittent.

— Ce sont des instrumens nécessaires à mon plan , au plan qui doit nous rendre tous deux à jamais heureux ou infortunés ; car dès cet instant notre sort est lié sans retour. Tu peux me fuir , t'arracher de mes bras , trahir et mépriser mon amour ; mais tu ne peux te garantir , ni du poignard des hommes qui nous quittent , ni de l'épée de leurs amis.... Que dis - je ? J'ai ton cœur , tu ne me fuiras pas , tu n'augmenteras pas mes chagrins en volant au-devant de la mort. Si tu meurs , ce ne doit être qu'avec moi.

(*Penchant sa tête sur son sein.*)

— Oui ! je veux mourir avec toi !

(*Le serrant contre son cœur.*)

— Ton Aurora peut aussi te rendre heureux !... O !... avec quel plaisir
elle

elle verrait briller le diadème sur ton front !

— Dieu !... qu'as-tu dit, Aurora ?

(*Après un instant de silence , pendant lequel elle était un peu troublée , et en souriant.*)

— Ce que dans son ardeur une amante dit souvent à l'idole de son cœur , mais qui au fond ne signifie rien.... Vous , Messieurs , dans le délire de la passion , ne nous donnez-vous pas les noms de reine , d'ange , de déesse même ? Pourquoi ne nous serait-il pas aussi permis de donner à nos amans ceux des rois et des dieux ?... O hommes ! hommes !... nous vous connaissons ! Ce n'est pas pour nous rendre hommage que vous nous assimilez aux immortelles ; mais vous flattez votre propre orgueil en exaltant ainsi l'objet de vos amours. Votre vanité se réjouit singulièrement de nous voir prendre un air de dignité

lorsque vous nous élevez au rang des déesses. Ainsi qu'à l'heureuse Lédæ sous les ailes de son cygne, votre imagination fascinée vous fait croire que vous pressez des formes divines, lorsque vous ne serrez dans vos bras qu'une beauté terrestre.... Avoue franchement qu'en général le vain orgueil de ton sexe surpasse de beaucoup celui plus tendre du mien.... Si dans cet instant ton imagination veut se taire, est-ce une raison pour imposer silence à la mienne?... Pourquoi prétendre m'empêcher de me figurer qu'en t'embrassant, c'est un prince ou un dieu revêtu d'une forme humaine, que je tiens sur mon sein.... Si cela t'amuse, tu peux croire qu'en moi tu embrasses la portière céleste dont je porte le nom; que sur mes lèvres brûlantes tu retrouves encore les traces du nectar et de l'ambroisie son unique nourriture; quoique sim-

ple habitante de la terre , je ne chercherai point à détruire ton illusion...

Par la même raison , si dans ce moment je me figure être une Omphale , si je crois serrer un jeune Alcide contre mon cœur , pourquoi ne pas me laisser dans ce rêve enchanteur ?

— D'honneur , je ne m'attendais pas

— A quoi donc ?

— A te voir ainsi éluder ma question. Je suis vraiment surpris de ton adresse à changer le sujet de la conversation.

— Ah ! cher Silvio ! il n'est pas difficile de faire naître en toi ce sentiment ... Tant mieux : au surplus c'est une preuve de la finesse de ton jugement ... Il faut désormais te garder de vouloir donner un sens à des mots qui n'en ont peut-être aucun. Tu vois que cela n'avance à rien.

— Sur mon Dieu ! Aurora , je crois

trouver dans tes discours le secret....

— D'un crime d'état , n'est-il pas vrai ?

— J'en conviens.

— Rassure - toi ! je ne veux pas faire de toi un pape , ni de moi une papesse.

— Parlons sérieusement !

— Tu reprends encore ce ton solennel ?

— Es - tu princesse ?

— Mon empire est dans ton cœur ; j'espère y régner en despote.

— Tu cherches à m'éviter de nouveau Je sais , à n'en point douter , que tu es née princesse.

— Nous en sommes déjà convenus Je suis une reine , un ange , une déesse , tout ce qu'enfin il te plaira de faire de moi , excepté cependant une sorcière.

— Je t'en conjure , cessons de plaisanter.

— O le plus sérieux de tous les hommes ! peux-tu l'être encore dans les bras de ton amie ? Laisse tes questions , n'empoisonne pas le plaisir que je goûte à me trouver avec toi : embrasse en moi , si tu le veux , une Thétis , une Cléopâtre , une Gonzague , ou telle autre illusion que ta fantaisie voudra former ; mais ne fatigue pas plus long-temps , par tes discours , une femme qui ne veut en cet instant parler avec toi que d'amour.

— Aurora , ce ton est un peu dur.

— C'est à toi qu'il faut s'en prendre. Pourquoi me tourmenter ainsi ?

— Réponds seulement à une de mes questions : si tu m'aimes effectivement , pourquoi te méfier autant de moi ? pourquoi me tenir si long-temps enveloppé de ténèbres impénétrables ?

— Voilà une lumière.... va te

mettre au lit... Je te souhaite une bonne nuit !

D'assez mauvaise humeur elle quitta la chambre, et ferma la porte derrière elle. Silvio se livra quelque temps à ses réflexions, et suivit enfin le conseil de son amante.



CHAPITRE X.

R U P T U R E.

GABRIEL parut le jour suivant dès le matin dans la chambre de Silvio ; il lui dit qu'il venait aussi loger dans la maison, ainsi que Thérèse, qu'Aurora avait prise pour femme de chambre. Il était fort en train de parler, mais notre chevalier l'était peu de l'entendre.

Peu de temps après, le peintre Lorenzo se présenta ; il dit sortir d'auprès d'Aurora, qui ne se trouvait pas disposée à causer avec lui ; il demanda la permission de passer une heure ou deux près du chevalier. — Pourquoi non ? répondit celui-ci d'un ton assez sec. Gabriel fit l'obser-

vation que le chevalier ne paraissait pas de meilleure humeur que son amie. — Y a-t-il eu quelque altercation entre vous ? demanda le peintre. Silvio allait répondre , lorsque Thérèse parut ; elle venait annoncer que le thé était servi dans la chambre de sa maîtresse.

Pendant le déjeuner , la conversation fut assez languissante ; Lorenzo en faisait tous les frais. Aurora et Silvio boudaient , et Gabriel servait en silence.

L'arrivée de Giocondo ranima l'entretien. Aurora lui demanda comment allait le capitaine.

— Bien , répondit-il ; beaucoup mieux qu'hier. Je crois que bientôt nous aurons le mot de l'énigme ; peut-être n'est-ce point Isabella qui l'a frappé , et ce coup de poignard lui a sans doute été porté par la main d'un homme.

— Comment ? demanda Lorenzo.

— Ce n'est qu'une conjecture. Isabella n'est plus dans son premier logement. Ou elle a quitté Rome subitement , ou elle vit ignorée dans quelque endroit écarté. Nos gens verront s'il est impossible de la découvrir. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est qu'un certain Napolitain , un ami de la belle fugitive , cherche à trouver les traces de notre Angelo del Duce.

— Du chevalier ? demanda Aurora.

— Oui. S'ils se rencontrent tous deux , je crois que l'entretien sera vif , et que difficilement ils s'entendront à des discours..... Mais Angelo sera prudent... Je crois qu'il serait assez sage de lui assurer la protection des nôtres.. Il faut lui faire donner ce soir les marques de sa réception.

— Cela dépend de lui.

— Qu'entendez-vous par les marques de ma réception ?

— Comment?... Il ne sait pas encore que....

— Quoi donc?... Que faut-il que je sache ?

— L'entêté ne veut pas se laisser instruire.

— Voudrait-il retourner sur ses pas ?

— Oui, je veux retourner en arrière. Je fuirai votre mystérieuse société; jamais je n'y rentrerai avant de connaître le but que vous vous proposez. Je me lasse d'être une machine qui n'a pas même la plus légère idée des ressorts qui la font agir.

— Point de déclamation ! s'écria Aurora.

— Eh quoi ! dit Lorenzo, n'est-ce point un songe ? suis-je bien éveillé ?.... Comment ?... Aurora ?

— Aurora ! poursuivit Giocondo,

est-ce bien là l'homme sur le courage et la fermeté duquel vous nous aviez assuré que nous pouvions compter ?

— Est-ce là celui que vous nous citiez pour un modèle de constance et de fidélité ?

— Celui dont le début brillant avait annoncé un homme plus qu'ordinaire ?

— Celui qui vous aimait avec tant d'ardeur ?

— J'étais dans l'erreur ! Je l'ai méconnu..... Ah , il m'a cruellement trompée !

— Quel parti prendre ?

— Qu'il abandonne notre association.... qu'il se sépare de nous , et poursuive sa route.

— Sait-il ce qu'il doit craindre , s'il trahit en quelque manière et nous , et nos projets ?

— Mille poignards sont levés sur

son sein : s'il évite le feu , il ne pourra échapper au poison.

En s'essuyant les yeux , Aurora s'écria : La moitié du plus beau rêve de ma vie est à jamais perdue !

Elle quitta la chambre ; Lorenzo et Giocondo la suivirent.

Silvio resta seul , dans une position difficile à décrire.

Peu d'instans après , on vint honnêtement l'inviter à se retirer , et à quitter la maison. Sans proférer un mot , il obéit à cet ordre. Il se logea , non loin de là , chez une veuve , qui , seule avec sa fille et une servante , vivait du produit des appartemens qu'elle donnait à loyer.




~~~~~  
C H A P I T R E X I.

## F Ê T E S.

DANS sa nouvelle demeure , Silvio eut tout le temps de faire des monologues. Sans cesse il en recommençait de nouveaux , et les premiers jours il sortit très-peu. Il observait tous ceux qui allaient chez Aurora ; la plupart de leurs visages lui étaient connus. Trois fois il écrivit à son amante ; trois fois il déchira ce qu'il avait écrit... Il faut absolument que j'abandonne cette ville , se disait-il souvent. Il en sentait la nécessité , se le redisait sans cesse , et ne pouvait cependant se résoudre à s'éloigner. Son cœur était



déchiré ; la blessure en saignait jour et nuit.

Il rencontrait souvent dans les rues Thérèse et Gabriel ; ils passaient à ses côtés comme auprès d'un inconnu ; ils ne paraissaient pas se souvenir de l'avoir jamais vu. Cette conduite lui était insupportable.

Un jour il trouva le page près du jardin de Médicis ; il ne put s'empêcher de l'arrêter et de le questionner.

— Comment se porte Aurora ?

— Très-bien ! lui répondit laconiquement Gabriel.

— Cela est facile à croire, reprit-il en soupirant.... Mais moi.... ma santé n'est rien moins que bonne. Dis-le à Aurora, cher Gabriel ! dis-lui que je suis près du désespoir.

Il s'éloigna à la hâte , après avoir dit ces mots , traversa quelques jardins , et le cœur serré , il regagna tristement sa demeure.



Camilla , la fille de son hôtesse , le pria de la suivre dans sa chambre.

— Je veux vous faire un cadeau , lui dit-elle.

— Et c'est ?

— Le prince della Torre donne ce soir un bal masqué. Son secrétaire , qui vient souvent nous voir , m'en a envoyé un billet. Permettez - moi de vous l'offrir : la compagnie qui s'y trouvera vous conviendra beaucoup mieux qu'à moi.

Camilla était jolie , Silvio galant : il la remercia et accepta son présent.

Lorsque le soir fut arrivé , le chevalier , vêtu en esclave turc , se rendit au bal masqué du prince.

Il y avait déjà beaucoup de masques lorsqu'il arriva ; il en vint encore beaucoup après lui.

Enfin , le prince parut sous un costume turc magnifique ; il donnait la main à une femme aussi vêtue d'habits



orientaux , dont le goût égalait la richesse. Beaucoup de dames et de cavaliers les accompagnaient. Le prince donna le signal : la musique commença ; la danse devint générale.

Silvio ne dansait pas. Une espagnole se glissa près de lui , et lui dit assez bas : Bonsoir , signor Angelo !

Il lui rendit le salut , sans s'occuper d'elle plus long - temps. La belle turque arrivée avec le prince captivait toute son attention.... elle dansait..... Silvio n'avait point encore vu de femme s'en acquitter ainsi. Tout plaisait en elle ; chacun de ses mouvemens développait une nouvelle grâce : elle paraissait née pour remporter le prix dans cet agréable exercice. Les yeux de tous les masques étaient fixés sur elle.

On se demandait qui était cette dame : on se faisait réciproquement part de ses conjectures. Silvio seul



restait isolé, et gardait les siennes pour lui. Son cœur était fortement ému.... C'est elle!.... c'est Aurora ! se disait-il... Quelle autre que mon Aurora pourrait danser avec autant de goût ?.... Quelle autre réunirait, avec autant de perfection, et les grâces et l'élégance des formes ?

Il était entièrement absorbé dans la contemplation de cette enchanteresse, lorsqu'il en fut distrait par ces mots, qu'il entendit prononcer très-distinctement derrière lui : C'est lui-même ! c'est cet insigne traître !

Il allait se retourner vers la voix ; lorsque la dame, qui avait su fixer son attention, s'approcha de lui comme d'une ancienne connaissance, le prit par la main, et lui dit bas à l'oreille :

— Eloignez - vous promptement, Silvio ! un grand danger vous menace.



Elle le quitte aussitôt et se perd parmi la foule. Le chevalier ne tarda point à suivre son conseil ; il sortit , et regagna en hâte son logement.

— Oui, c'était-elle ! ... se disait-il.... c'était Aurora ! C'était sa tournure enchanteresse , c'étaient ses charmes divins , c'était sa voix si douce et si mélodieuse !

Son émotion était au comble. Les mouvemens précipités de son cœur trahissaient son trouble. La nuit s'éloigna , le jour vint ; il était encore dans la même situation.

Il sortit de très-bonne heure , parcourut toutes les campagnes environnantes , et retournait ses pas vers sa demeure , quand , auprès de Fontana , il rencontra Lorenzo. Il lui parla ; Lorenzo lui répondit très - brièvement. Enfin , il lui fit cette question :

— Savez - vous si Aurora s'est



trouvée hier au bal masqué qu'a donné le prince della Torre ?

— Elle y était.

— Vêtue à l'orientale ?

— Oui.

— Ah ! mon cœur m'avait dit que c'était elle !

— Adieu !

— Comment se porte le capitaine ?

— Sa guérison avance.

Silvio enchanté retourna chez lui , encore sous le charme ; il se mit à son bureau , et écrivit à son amante une lettre de remerciemens : elle était remplie des expressions les plus tendres , l'amour le plus ardent perçait à chaque mot. Il l'envoya sur l'heure ; elle resta sans réponse.

Le lendemain, suivant sa coutume, le chevalier parcourant le soir toutes les rues, non loin encore de Fontana , il entendit discourir deux hommes , qu'il écouta.



— Cela est donc certain ?

— Je t'en donne ma parole d'honneur. Il y a cent sequins de récompense pour celui qui pourra indiquer la retraite d'un certain chevalier d'Astagno.

— Mille diables ! si l'on pouvait gagner cette somme !... Tu as d'excellens limiers ; vois s'il ne serait pas possible de découvrir cette trace.

Ils se séparèrent. Silvio, près de qui ils passèrent, vit qu'ils étaient tous deux enveloppés dans de vastes manteaux rouges.

Il poursuivit son chemin : son trouble augmentait à chaque pas. Il traversait la place Barbarino, lorsqu'un jeune homme vint au-devant de lui, et lui cria : Arrêtez un instant ! Il s'arrêta.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il.

— N'êtes-vous point Angelo del Duce ?



— C'est le nom que je porte dans cette ville.

— Vous êtes un scélérat.

— Monsieur !

— L'épée à la main.

— Je veux savoir....

— L'épée à la main, ou je vous passe la mienne au travers du corps.

— Quoi ! je ne puis apprendre....

— Dégaînez, vous dis-je.

— Fussiez-vous le diable!... il faut me dire...

— Point de discours superflus.... l'épée à la main.

— Je connais peu la crainte ; mais....

— Point de mais.... l'épée à la main... Si vous faites le moindre bruit....

— Vous le voulez... j'y consens.

Les fers se croisent ; l'inconnu connaissait très-bien les armes ; mais Silvio avait encore beaucoup d'avan-



tage sur lui : il le ménageait cependant autant que possible.

Le cliquetis des épées attira quelques sbirres qui se trouvaient peu éloignés ; ils se jettèrent au milieu des deux combattans , leur ordonnèrent de mettre bas les armes , et arrêterent notre vaillant chevalier , pendant que son adversaire , beaucoup plus adroit que lui , s'échappait de leurs mains. Deux de ces soldats se mirent à la poursuite du fugitif ; les deux autres , qui avaient désarmé Silvio , lui firent prendre le chemin du corps-de-garde le plus prochain.

A peine avaient-ils fait une centaine de pas , qu'ils rencontrèrent une dame dont le visage était couvert d'un voile épais ; elle était accompagnée de quelques cavaliers , et devant elle marchaient des pages avec des flambeaux.

Les sbirres mirent le chapeau à la



main. Un des cavaliers qui accompagnaient la dame , paraissait vouloir questionner les gardes , lorsqu'elle s'écria : Ah ! Angelo ! Aussitôt celui qui avait semblé vouloir aborder l'escorte du chevalier , s'en approcha effectivement , tira à part les soldats , et leur dit quelques mots à l'oreille. Pendant ce temps , la dame voilée dit à Silvio : Fuyez , infortuné ! Il ne se le fit pas répéter ; il s'éloigna promptement , sans paraître être remarqué , et sans être poursuivi.

Ah ! dit-il en soupirant , c'était encore la voix d'Aurora. Hors d'haleine , il arriva enfin à sa demeure.

Pour se calmer un peu , il entra près de son hôtesse , il y trouva le secrétaire du prince della Torre , qui était venu souper avec Camilla.

Son arrivée rendit l'entretien général. La conversation roula sur diverses aventures arrivées dans la ville. Cha-



cun y plaça son mot. Enfin le secrétaire dit :

L'inquisition cherche maintenant ici un certain chevalier d'Astagno ; c'est , dit-on , un aventurier de la première classe , un fort adroit joueur de gobelets , qui évoque les esprits , et fait sortir les morts du tombeau. A Naples et à Almasi , il a joué plusieurs de ses tours. Les inquisiteurs ont grand désir de découvrir ses traces. Il y a cent sequins de récompense pour qui pourra indiquer sa retraite.

— Que veut-on de lui ? demanda Camilla.

— Qué sais-je !... Sa tête , ou sa main peut-être.

— Sa main ?

— Des gens prétendent qu'une dame a perdu la raison à cause de lui.

— Comment ?

— Ils



— Ils assurent que cette dame est la nièce de l'archevêque d'Almazi ; ils parlent d'une maladie d'amour que lui a causé le chevalier. Il faut que par l'hymen il lui rende la raison... ou peut-être a-t-il fait autre chose que....

A cet instant on frappa fortement à la porte de la rue... Tout le monde se regarda... Silvio se leva troublé, et dit avec émotion : Que pourrait-ce être ?

— Craignez-vous quelque chose ? lui demanda Camilla avec intérêt.

— Rien.

— Vous paraissez fort ému : qu'avez-vous ?

— Rien ! absolument rien ! Ouvrez, et voyez qui frappe.

Camilla sortit pour ouvrir la porte, et rentra un moment après, en disant avec inquiétude au chevalier, que quelqu'un désirait lui parler.



Silvio prit une lumière , s'avança vers la cour , et y trouva le page Gabriel enveloppé dans son manteau.

— Quelle nouvelle apportes-tu ? lui demanda-t-il.

— Je suis envoyé , et vous devinez facilement par qui , pour savoir si vous êtes heureusement échappé. Je dois vous demander en même temps si vous n'êtes pas blessé.

— Je ne le suis point. Dis à Aurora que . . . .

— Adieu.

Le page s'éloigna sans ajouter un mot. Silvio retourna dans la chambre de son hôtesse , lui souhaita le bonsoir , et remonta chez lui.

Il se mit sur l'heure à son bureau pour écrire à son amante. A peine avait-il fermé sa lettre , qu'il entendit frapper à sa porte. Il ouvrit ; c'était Camilla.

— Vous me pardonnerez ma visite



à cette heure si avancée. Je n'ai pu résister à mon inquiétude, elle vous fera sans doute excuser ma démarche. Ne prenez point une mauvaise opinion de moi. Ma conduite ne vous fera point former de fausses conjectures, lorsque je vous aurai dit ce que je soupçonne.

— Quoi donc, aimable fille ?

— Je présume qu'une aventure quelconque, dont je ne connais point la nature, vous donne un peu d'embarras.

— Je suis très-sensible, aimable enfant, à la part que vous y prenez.

— Je vous suis étrangère, je ne suis qu'une jeune fille; mais... si je puis vous être utile, si vous avez besoin de mon secours, vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même. Tout ce dont je puis disposer est à votre service... O ! parlez!... avez-vous quelque chose à redouter ?



— Non, je ne crains rien.

— Et vous me dites cela en soupirant ? . . . Très-certainement vous . . . mais ! . . . Je ne veux point être importune . . . bonsoir.

— Encore deux mots.

— Eh bien ?

— Le secrétaire du prince della Torre est . . .

— Un ami de notre maison. C'est feu mon père qui l'a placé chez le prince.

— Il est aussi l'ami de ton cœur !

— Non.

— Avoue.

— Vous vous trompez. Il répète tous les jours qu'il aime sa liberté . . . Je ne lui envie pas le bonheur d'en jouir . . . Ce n'est pas d'ailleurs un plaisir bien vif que celui d'être aimé . . . Je n'ai point encore connu l'amour.

— D'honneur ?



— Rien n'est plus certain.

— Comme le secrétaire est souvent ici , il parle sans doute quelquefois des aventures de son maître ?

— Rarement.

— Je ne parle que des choses insignifiantes. Par exemple , il vous a dit sans doute pourquoi son maître a donné un bal masqué , et....

— Oui. C'est pour une dame étrangère , qui loge ici près à gauche , presque vis-à-vis de chez nous , dont il est très-amoureux , et qui , dit - on , est fort jolie.... On raconte de cette dame des choses fort singulières.

— Quoi donc ?

— Les uns prétendent que c'est une danseuse espagnole ; les autres....

— Eh bien ?

— Les autres croient que c'est la fille naturelle d'un grand seigneur. Il y a encore sur son compte une troisième opinion , c'est que c'est tout



uniment une belle dame qui court les aventures. On ne peut pas porter sur elle un jugement certain. . . . Le plus singulier , à ce que dit le secrétaire , c'est qu'elle a partout les connaissances les plus distinguées , et des banquiers qui acquittent ses lettres de change. Il ajoute cependant , qu'à Florence , une fausse , qu'elle a présentée , lui a causé beaucoup de chagrin. Elle est néanmoins sortie de cette affaire avec honneur , et l'on ne peut en concevoir aucun soupçon sur elle. Le secrétaire assure qu'elle est d'une finesse , d'une prudence et d'une adresse singulière ; il ajoute , au surplus , qu'elle coûte beaucoup d'argent à son prince , et qu'elle le conduit à son gré. Il dit aussi qu'elle avait un amant dont elle pleure l'infidélité , sans cependant vouloir entendre parler d'un autre amour.

— Cela fait honneur à son cœur



— Le secrétaire prétend que l'intention de cette dame est de tirer du prince tout ce qu'elle pourra , et de s'éloigner ensuite.

— Il ne peut deviner ses projets.

— S'ils sont tels qu'il les suppose , je ne voudrais pas être à sa place. Je ne pourrais prendre sur moi de me conduire ainsi. Demain , le prince donne encore une grande fête pour elle dans sa maison de campagne ; le soir , il y aura un superbe feu d'artifice. Si vous le voulez , nous irons ensemble.

— De tout mon cœur.

— Bon. Je me procurerai un billet , afin que nous puissions être dans le jardin , et voir de plus près.

— Très-bien.

— Adieu ! bonne nuit !... Mais... dormirez-vous tranquillement ?

— Pourquoi non ?

— Je suis certaine que je ne pourrai



fermer l'œil.... L'idée que vous avez quelque chose qui vous tourmente me poursuivra.... et....

— Je n'ai rien.... absolument rien...  
Bonsoir, aimable enfant.

Elle s'éloigna ; Silvio soupira en la voyant partir.

— Ah ! oui, elle a raison ! je ne pourrai goûter un instant de repos.

Le jour suivant, notre chevalier envoya sa lettre à Aurora : elle demeura sans réponse comme les précédentes.

Vers le soir, Camilla le conduisit à la maison de campagne du prince. On n'y respirait que le plaisir. Au bruit des trompettes et des timbales, les fusées s'élancèrent vers les nues, et dans un moment, il y eut plus de sequins perdus et emportés par le vent, que l'on n'en promettait pour la découverte du chevalier d'Astagno. A la clarté du feu, Silvio aperçut son



amante sur un balcon magnifiquement orné. Le prince était à ses côtés ; il semblait fier du bonheur d'occuper cette place , enviée par tous les spectateurs. Ah ! au nombre de ces derniers , était aussi le chevalier , qui , peu de temps avant , possédait le cœur d'Aurora ; qui la serrait dans ses bras ; qui prenait sur ses lèvres les baisers les plus doux.... et qui , maintenant éloigné et perdu dans la foule , enviait le bonheur du prince , comme ceux qui la voyaient pour la première fois.

Quelques soupirs que notre chevalier ne put étouffer , attirèrent sur lui les regards de Camilla. Elle lui demanda ce qu'il avait.... Il ne put répondre. Elle allait répéter sa question , lorsqu'un coup de feu se fit entendre derrière eux. Camilla fit un mouvement d'effroi , et Silvio porta la main à son épaule , en s'écriant : Je suis blessé !



Il l'était effectivement ; la balle lui avait frappé l'épaule gauche.

Il y eut du tumulte. La foule s'assembla. On eut beaucoup de peine à la percer, pour conduire le blessé dans le plus prochain pavillon. Là, en regardant autour de lui, il vit que Lorenzo était un de ses conducteurs. Il fixa sur lui des regards dans lesquels se peignait le soupçon. Celui-ci s'en aperçut, tira de sa poche un papier, et écrivit dessus avec un crayon :

« Calme-toi, Angelo ! garde-toi de nous soupçonner : nous nous reverrons. »

Silvio lisait ces mots, lorsque le valet de chambre du prince parut accompagné d'un chirurgien. Sa blessure fut visitée et pansée : elle ne se trouvait pas dangereuse. Une litière s'avança ; le chevalier s'y plaça, et



Lorenzo l'accompagna jusqu'à sa demeure. Camilla était fort affligée ; elle ne voulut pas se coucher , et accompagnée de sa servante , elle veilla toute la nuit auprès du blessé.



---

CHAPITRE XII.

RÉCONCILIATION.

LE secrétaire du prince vint le lendemain de très-bonne heure , accompagné du chirurgien. La blessure du chevalier fut visitée et trouvée peu profonde. Ils se retirèrent lorsqu'elle fut pansée , et Camilla resta près du malade.

Vers midi parut Lorenzo. Il pria Camilla de le laisser seul avec le chevalier. Elle s'éloigna , et le peintre prit place.

— Etes-vous hors de danger ? demanda-t-il à Silvio.

— Le chirurgien m'en donne l'espérance.



— Je suis chargé de vous saluer de la part d'Aurora.

— Ne m'a-t-elle donc point entièrement oublié ?

— Votre accident l'a fort inquiétée.

— Ah !

— Thérèse m'a assuré qu'elle n'a pas fermé l'œil de toute la nuit ; elle n'a fait que soupirer et pleurer.

— Me dites-vous vrai ?

— Jamais je n'en impose. C'est elle qui m'envoie près de vous pour être informée de votre état. Quand il se trouverait au bout du monde, me disait-elle, je ne l'oublierais pas pour cela. Depuis que vous l'avez abandonnée, son humeur est quelquefois insupportable. Je suis venu aussi pour vous donner la plus solennelle assurance que nous ne sommes en rien cause du malheur qui vous est arrivé. Comme jusqu'à présent vous ne nous



avez trahi en aucune manière, vous n'avez rien de pareil à redouter de notre part. Vous avez vraisemblablement un ennemi dans cette ville, et je vous donne ma parole d'honneur que nous emploierons tout pour le découvrir.

— Lorenzo ! puis-je compter sur votre sincérité ?

— Je vous l'ai déjà dit, je n'en ai jamais imposé. Ce n'est point à mon âge que je voudrais commencer à le faire.

— Le prince est-il aimé d'Aurora ?

— Non, sur mon honneur ! Les fêtes qu'il lui donne servent à la distraire, mais ne lui font pas faire le moindre progrès sur son cœur. C'est vous seul qu'elle aime. Si vous voulez suivre les conseils d'un ami, vous quitterez Rome au plutôt : vous éviterez par-là les coups de votre ennemi, et Aurora, ne craignant plus



pour vos jours , sera un peu plus tranquille. Aussi long-temps que vous resterez ici....

— Ah ! comment puis je abandonner cette ville ? Comment puis-je m'éloigner de l'endroit où respire mon Aurora ?

— Elle est un peu jalouse !

— Jalouse ?

— Oui. Camilla lui cause quelque inquiétude.

— Ah ! si elle savait que , depuis que je l'ai vue , aucune femme ne peut faire la moindre impression sur mon cœur !... Lorenzo !.... si seulement j'étais instruit....

— De quoi ?

— Du but que vous vous proposez , du motif qui a fait former votre société , du....

— Je ne le sais pas moi-même.

— Et cependant vous pouvez être calme ?



— Je m'en trouve bien.... Adieu!...  
Ainsi , je dirai à Aurora que....

— Que je l'aime , que je l'adore,  
que je l'aimerai jusqu'à la mort ; que ,  
jour et nuit , je fais des vœux pour son  
bonheur.

— Très-bien ! Adieu !

Lorenzo revenait tous les jours visiter notre malade. Enfin , il lui apporta un jour une lettre d'Aurora. Silvio fut hors de lui en y lisant ces mots :

« Mon bien-aimé !

» Mon cœur est prêt à se briser ;  
je ne puis plus long-temps garder le  
silence.... il faut que je t'écrive....  
Combien ma joie est vive d'appren-  
dre que tu es absolument hors de  
danger ! Tu m'as fait passer bien des  
nuits dans les larmes.... Jamais je ne  
t'oublierai.... Je sais qu'en cet ins-  
tant tu es sans argent.... s'il me reste



encore une petite place dans ton cœur, ne refuse pas la lettre de change que je t'envoie. »

Elle était de deux cents sequins. Silvio avait effectivement besoin d'argent. Il ne concevait pas d'où Aurora avait pu le savoir, n'en ayant jamais laissé percer le moindre soupçon.

Il lui répondit, et la supplia avec instance, en employant les plus tendres expressions de l'amour, de lui accorder encore une entrevue, étant résolu de quitter Rome pour éviter les pièges de l'ennemi inconnu qui le poursuivait.

Elle ne put résister à ses tendres sollicitations ; elle lui promit qu'elle le recevrait la nuit suivante.

Notre chevalier sauta de joie en recevant cette promesse. Plus l'instant approchait, plus son impatience croissait ; son trouble augmentait à



chaque mouvement de l'horloge sur laquelle il voyait s'avancer le moment fortuné.

Enfin, il entendit sonner l'heure si long-temps désirée, et il vola vers l'unique objet de ses vœux.

Thérèse le reçut, et lui faisant traverser la galerie, elle le conduisit au pavillon où était Aurora.

Là, vous trouverez Madame, lui dit-elle en lui montrant la porte.

Tremblant, en proie aux plus vives et aux plus tendres émotions, il s'approcha du pavillon. Il lui semblait être aux portes du ciel. Il mit sa main vacillante sur le bouton, il le pressa; le ressort obéit, et la porte fut ouverte.

Aurora, dans un élégant déshabillé de nuit, était sur un lit de repos. On l'aurait prise pour la reine des amours, lorsqu'à Paphos, mollement couchée sur un trône de myrtes et



de roses , elle recevait les hommages de ses adorateurs. . . . Il resta immobile à l'entrée de la chambre.

— Un peu plus près , cher Silvio ! lui dit - elle d'une voix douce et céleste.

Il s'avança , fléchit le genou , et prit une de ses mains , qu'il couvrit de baisers et de larmes.

— Lève-toi , mon bien-aimé !

— Ah ! Aurora !

— Lève - toi et assieds - toi près de moi. Employons à épancher nos cœurs le peu d'instans qui précèdent ton départ. . . . Peut-être nous parlerons-nous pour la dernière fois.

— Non ! ah ! non ! . . . . cela ne peut être ! . . . Mon cœur n'y saurait consentir.

— Tu n'as pas su te mettre au-dessus du destin.

— O ! combien l'homme est malheureux !



— L'homme n'est jamais infortuné que quand il croit l'être en effet. Toi, Silvio, tu seras difficilement heureux dans ce monde : ton entêtement , ta fausse prudence , tes réflexions superflues , ton peu de constance dans tes projets , ne te permettront jamais d'atteindre au bonheur. Qui veut être heureux doit savoir s'accommoder aux événemens , ne rien braver , mais ne rien fuir ; qui veut marcher trop sûrement , est plus sujet qu'un autre à des faux pas. . . . Le meilleur parti que tu puisses prendre , c'est de te rendre à Malte , et de faire quelques croisades contre les infidèles. . . . Tu y trouveras des distractions qui te feront facilement oublier ce qu'il te faut à jamais bannir de ta mémoire.

— Aurora ! . . . . il fut un temps. . . un heureux temps. . . . où tu ne m'aurais pas tenu de pareils discours !

— Si ce temps n'est plus , ce



n'est pas moi qu'il faut en accuser.

— Je suis bien malheureux !

— Nous y voilà encore.... Toujours des plaintes , et cependant toujours des actions dignes de blâme !... J'en ai plus d'une fois fait la remarque , Silvio. Souvent tu ne désires de parler que pour avoir le plaisir de te plaindre. Dès la première fois que je te vis , je m'accoutumai à ce ton ; j'avais présumé le tour que prendrait notre entretien , lorsque je te permis de me voir encore une fois.... Très-certainement , tu ne peux que te louer de mon indulgence.

— Ah ! je le sais.

— Si l'un de nous deux a le droit de se plaindre , c'est moi , sans contredit.... Je ne veux cependant te faire aucun reproche : ma fierté me le défend.... mais il est constant qu'avec une autre femme tu ne t'en serais pas tiré aussi heureusement.



Loin de chercher à me venger, je t'ai averti, dans le bal masqué, du danger qui te menaçait, je t'ai délivré des mains des sbirres. Tu ne m'as donné que des chagrins ; tu n'as reçu de moi que des preuves de l'amour le plus sincère.... Voilà le tableau de ce que chacun de nous a mis dans notre liaison..... Notre compte est arrêté.... nous sommes quittes : séparons-nous sans reproches réciproques.

— Nous séparer !..... moi fuir étant ton débiteur !..... Non, je ne puis supporter cette idée ; ton calcul est trop généreusement fait... Tu peux beaucoup.... beaucoup exiger de moi. Ma vie t'appartient : prononce ma sentence de mort, je l'ai trop méritée.

— Non, non ! nous ne nous devons plus rien ! Que ce baiser scelle la régularité de notre compte : c'est



le dernier , c'est le baiser d'adieu de ton amie.

— Aurora ! . . . . ange du ciel ! . . . non ! je ne puis te quitter ! . . . . Je demeure près de toi ! . . . Pardonne-moi ! ne me repousses pas ! ne me réduis point au plus affreux désespoir ! Tu m'as présenté un miroir dans lequel j'ai vu combien j'étais méprisable. Avec cette impression , cette terrible persuasion , non , je ne puis m'éloigner de toi.

— Point d'excès ! . . . Adieu !

— Non , non !

— Adieu !

— Non , je ne m'éloigne point ! Veux-tu employer la force pour me repousser , je me perce le cœur à tes pieds : la mort seule peut me séparer de toi. (*Tirant son poignard.*) Je suis dans une. . . .

— Homme furieux ! (*Lui arrachant le poignard.*) que veux-



tu faire ?.... Ton sang peut-il ?...

— Il doit me réconcilier avec toi.

— (*L'embrassant.*) Ah ! depuis long-temps je le suis !

— Avec moi ?... Réconciliée avec moi ?

— Avec toi, infidèle trop aimé ! Tu as méconnu mon cœur ; je ne devrais pas te le pardonner ; mais mon amour me fait tout oublier.

— Tu me pardonnes ?... Je rentre en grâce ?... Tu m'aimes encore ?

— Les battemens de ce cœur qui me trahit ne te le disent-ils pas ?

— Et tu me rends la permission de demeurer avec toi ?

— Pour m'affliger de nouveau ?

— Non, jamais !

— Je te crois, parce que je le désire... mais, j'en jure par mon Dieu ! une nouvelle injure nous sépare à jamais.

— L'infidélité



— L'infidélité mérite la mort...  
Ma vie t'appartient... mon cœur,  
mon amour....

— Il peut seul compléter mon  
bonheur.

Elle lui tendit les bras, il s'y précipita. Les deux amans passèrent la nuit dans les plus douces caresses. Aurora ne mit point de bornes aux desirs de son amant. Dès sa naissance le bonheur du chevalier parvint à sa maturité.



---

## CHAPITRE XII.

### ENCORE UN SPECTRE.

Le plaisir reparut de nouveau dans la demeure d'Aurora. Pour célébrer sa réconciliation, elle donna, peu de jours après, une fête brillante qui pensa devenir une nouvelle source de mésintelligence entre les deux amans. Le prince della Torre dansa souvent avec elle ; il la combla de prévenances et de marques de tendresse : notre chevalier devint jaloux... La comtesse de Belprato, qui avait eu une affaire d'amour avec le cardinal, voulut lui inspirer de la jalousie, ce qui lui réussit peu. Elle employa toute son adresse et tous ses charmes



pour intéresser en sa faveur le beau Silvio ; elle alla aussi loin qu'une femme peut aller le jour qu'elle voit un homme pour la première fois ; elle oublia et son rang et son sexe , mais le tout inutilement. Cette indifférence la piqua vivement. Elle redoubla tellement ses efforts , qu'avec tout autre elle aurait réussi ; mais Silvio était invulnérable.

Pour se débarrasser de ses importunités , et pour ne point être témoin des hommages que le prince rendait à son amante , le chevalier quitta la salle de danse , croyant n'être remarqué de personne ; il se trompait : Aurora et la comtesse l'avaient vu s'éloigner.

Il se retira dans une petite chambre qu'Aurora , en plaisantant , avait nommé son muséum. Il s'y jeta sur un sofa , et s'abandonna à ses réflexions.



Un léger bruit le tira de sa rêverie ; la porte s'ouvrit : il vit entrer la comtesse.

Accablé par elle de questions et de reproches , il était sur le point de perdre patience. Plus elle devenait pressante , plus il était troublé ; plus elle montrait d'ardeur , plus il paraissait froid. Un baiser aussi brûlant que voluptueux ne put même le faire sortir de son indifférence ; son incivilité alla si loin , qu'il chercha à se dégager de ses bras. Elle redoubla ses tendres attaques , elle le pressa avec ardeur contre son sein palpitant : elle était fortement résolue de vaincre cette froideur , fût-ce aux dépens de son honneur. A force de combattre , la victoire parut enfin se décider en sa faveur . . . Silvio était homme . . . la comtesse une jolie bacchante . . . . Les sens d'un adolescent plein de forces sont faciles à émouvoir . . . ceux du



chevalier commençaient à faire entendre leur voix , et ....

Un son de trompette répété trois fois se fit entendre , une des portes de la chambre s'ouvrit brusquement , un fantôme blanc la traversa lentement.

Silvio fit un saut en arrière. La comtesse, à demi-privée de sentiment, tomba sur un sofa. Le fantôme , après avoir traversé la chambre , sortit par la porte opposée à celle par laquelle il était entré.

— Ah ! combien vous êtes cruel ! s'écria la comtesse , lorsqu'elle eut repris ses sens. Si vous êtes insensible , si vous vous faites un jeu d'offenser , par votre froideur , une femme qui vous aime , n'en est-ce donc point assez ? n'en est-ce pas même beaucoup trop ? Avez-vous besoin d'avoir recours à votre art pour m'effrayer , pour me forcer à la



fuite ? O d'Astagno !.... vous êtes trop cruel ! et cependant je ne puis me défendre de vous aimer.

— Comment, comtesse ? lui demanda Silvio, aussi surpris qu'affligé de s'entendre donner ce nom si décrié ; comment ? vous croyez ....

— Ah ! je crois tout ce que vous me dites, d'Astagno !

— Comtesse ! je vous jure ....

— Non pas un amour éternel ? dit ironiquement Aurora en entrant dans sa chambre.

La comtesse se leva , et s'éloigna promptement.

— Je vais me déshabiller , poursuivit Aurora.

— Je me retire, dit Silvio.

— Ne veux-tu pas rester ?

— Je craindrais de gêner.

— Pauvre enfant ! qu'il est timide !

Elle lui donna un baiser , et sonna



Thérèse qui parut aussitôt , et lui aida à changer de toilette.

Pendant le déshabillé , les deux jeunes personnes plaisantèrent sur quelques anecdotes du bal. Silvio ne dit pas un mot.

Après le départ de Thérèse , Aurora dit :

— Maintenant je puis m'asseoir auprès de mon ami.

Le chevalier lui rendit ses baisers d'un air froid et contraint.

— Qu'as-tu ? tes baisers ressemblent à ceux d'un vieillard.

— Je ne me sens pas bien. Je vais me mettre au lit.

— Pas dans cet instant.... As-tu mal à la tête ?

— Je ne suis pas ton époux.

— Fi !... quelle réponse !... Ne sais-tu pas que je t'aime ?

— Moi , et quelques autres.

— O le plus jaloux des amans ! Si



je voulais aussi me livrer à cette passion , n'en aurais-je pas sujet ?  
La comtesse....

— Cette folle ne peut pas t'inspirer d'inquiétude. J'ai eu plus de plaisir à la voir s'éloigner , qu'elle n'en a eu à me quitter... Mais le prince...

— O ! cet insensé ne doit pas t'inspirer de jalousie !

— Éloigne-toi de lui , et...

— Dans cet instant je ne le puis , cher Silvio ! Nous avons besoin de sa bourse et de son crédit. S'il n'était pas aussi sot , depuis long-temps il aurait déployé ses voiles pour s'éloigner. J'ai beau le tourmenter , il vogue toujours avec confiance ; bientôt cependant il rencontrera un banc de sable , je te le jure. Maintenant sois calme ! Tout s'arrangera pour le mieux. Je suis sans inquiétude sur la comtesse. Quand même tes sens se feraient entendre , je suis trop certaine



de ton amour pour craindre cette insensée voluptueuse.

— Mais dis-moi, je te prie... elle m'a nommé d'Astagno.

— Oui.

— Ne sais-tu pas quel prix l'on promet à celui qui découvrira ma retraite ?

— Je sais tout. Tu n'as rien à craindre de nous ; et quant au misérable prix de cent sequins, nous pouvons en offrir un beaucoup plus fort pour te dérober aux recherches.

— Si cependant la comtesse, pour venger son amour méprisé....

— Elle n'oserait rien hasarder, de crainte de se faire renfermer dans un couvent ; car cette tendre veuve n'a pas le moindre goût pour le cloître.

— Tu ne sais pas ce qui s'est passé ici.

— Le crois-tu?... Je sais tout... Ne veux-tu pas parler de l'apparition ?



— Oui.

— N'ai-je pas dû sauver la vertu de mon bien-aimé, mise en danger par les baisers brûlans de cette dame si facile à enflammer ? J'ai profité de l'occasion pour donner à la tendre signora une preuve non équivoque du pouvoir de mon chevalier. Elle craignait tes talens pour évoquer les ombres, et moi ses caresses brûlantes. Lorsqu'il se livre à la tendresse, mon Silvio, ne doit serrer qu'Aurora contre son cœur.

Silvio interrompit l'entretien en collant ses lèvres sur celles de son amie.

Lorsqu'enfin elle sortit de ses bras, elle lui demanda s'il voulait voir l'esprit qui avait persuadé la comtesse de son pouvoir ? Comme il parut le désirer, elle fit venir Thérèse, encore revêtue des habits de son rôle, et Giocondo la trompette



à la main. — Reconduis-moi au bal, ajouta-t-elle ; il faut que je procure au prince le plaisir d'être encore une heure ou deux près de moi.

Elle prit son bras, et se rendit avec lui dans la salle du bal. En entrant, ils aperçurent le cardinal et la comtesse retirés dans une encoignure de fenêtre, et paraissant occupés d'une affaire sérieuse. Vraisemblablement elle lui racontait l'histoire de l'apparition.

Silvio joua encore quelque temps le rôle d'observateur. Le marquis de Germano vint enfin le tirer par le bras ; il le conduisit sur le balcon qui donnait dans le jardin, et lui dit :

— Le cardinal désirerait savoir quel jour vous choisissiez pour vous lier entièrement et solennellement avec nous.

— Cela m'est indifférent. Monsieur le cardinal peut le choisir.



— Eh bien , demain au soir.

— Soit !

— Cela est décidé !

— Aurora en est-elle instruite ?

— Elle vous laisse maître de choisir l'instant.

— Bon ! ... Ainsi , à demain soir.

Ils se séparèrent , et Silvio rencontra inopinément le capitaine , que jusque - là il n'avait point encore aperçu.

— Eh bonjour , capitaine ! soyez le bien venu !

— Vous aussi ! ... Vous nous avez donné bien des chagrins , et vous m'avez presque coûté la vie.

— Moi ?

— Vous - même ! ... mais je me vengerai , et nous enverrons bientôt l'enchanteresse donna Isabella Guivara faire pénitence dans un cloître : nous sommes déjà sur les traces de son sigisbé.



— Expliquez-vous donc plus clairement.

— Volontiers. Nous étions instruits qu'il y avait à Rome une Espagnole qui entretenait à Naples une correspondance, et à qui l'on avait donné des nouvelles d'un certain chevalier d'Astagno . . . . que vous connaissez parfaitement. Cela nous contrariait. Je fus chargé de faire connaissance avec cette dame. La belle est d'un naturel fort tendre ; je sus bientôt une partie de ce que je désirais apprendre. Je ne pus cependant parvenir à m'instruire entièrement. Je m'en consolai en pensant, ou qu'elle n'en savait pas autant que nous le présumions, ou qu'avec un peu de patience et de temps je serais entièrement au fait. A cette époque, vous fîtes sa connaissance sans le vouloir, et, sans y prétendre, vous eûtes le bonheur de lui plaire. Elle vous avait



invité à renouveler vos visites. Déjà son imagination se promenait sur les plaisirs dont elle jouirait à la première entrevue ; mais, comme vous savez, elle fut trompée dans son attente. Celui qu'on lui avait annoncé arriva. C'est un jeune Napolitain d'environ dix-huit ans, plein d'audace et de feu, et qui, dans la première heure de sa connaissance, obtint de la signora tout ce qu'elle pouvait accorder. En quittant la maîtresse, il rencontra la jolie chambrière, avec laquelle il ne fut pas plus malheureux. En lui offrant le double appât de l'argent et du plaisir, il apprit tout ce qui s'était passé avant son arrivée. Il sut que si le chevalier Angelo n'avait pas été aussi heureux que lui, c'est parce qu'il n'avait pas voulu l'être, mais qu'à la première occasion ils seraient vraisemblablement égaux en droits. Excessivement jaloux, il



épia sa dame. Un soir il me vit entrer, et me prit pour vous. Il se glissa dans la maison avec deux coquins pour attendre ma sortie, qui fut prompte, car je ne vis pas la signora, soit qu'elle n'y fût pas, soit qu'elle ne voulût pas y être. Je descendis l'escalier sans la moindre inquiétude. Je touchais à peine la porte de la rue, que ces trois scélérats tombèrent sur moi, me terrassèrent, arrachèrent mes armes, me frappèrent d'un coup de poignard, et me jetèrent dehors.... Vous savez le reste.

— Cela est affreux!... Je suis sincèrement affligé....

— Point de regrets... peut-être sommes nous déjà quittes.

— Comment?

— Le coup de feu tiré dans le jardin du prince m'était vraisemblablement destiné. Sans que vous le sachiez j'étais auprès de vous.... J'ai



été quelque temps l'amant de Camilla.

— Quoi !.... vous avez....

— Vous pouvez m'en croire.

— Cela peut-il être !... elle m'a assuré. ...

— N'avoir jamais aimé ?... Elle m'a donné la même assurance. Je ne l'ai cependant jamais crue ; je connais trop les filles comme elle. La petite innocente en avait dit autant à vingt amans avant moi. Je sais qu'elle avait fait des spéculations sur vous : elle vous aurait infailliblement enlacé dans ses filets , si nous n'avions pas vu ce qui vient d'arriver.

— C'est inoui !

— Non : un homme qui connaît les femmes trouve cela fort simple. Au surplus, vous auriez bientôt été libre. Camilla aime le changement ; trois ou quatre semaines auraient été suffisantes pour éteindre sa passion. On la quitte aussi volontiers ; son amour



n'est point amusant. Il faut qu'elle le sente elle-même, et c'est sans doute pour cette raison qu'elle change si facilement, et prévient presque toujours ses amans. Elle aime l'argent, et cependant il n'allonge point la durée de ses caprices.

— Je ne puis revenir de mon étonnement ! comment est-il possible de jouer l'innocence avec autant de naturel !

— Il est vrai qu'elle a parfaitement étudié son rôle !

— J'aurais parié ma vie qu'elle était aussi pure...

— Ne faites jamais de ces gageures-là. Venez, nous allons vider ensemble une bouteille de vin : nous boirons à nos amours !

Lorenzo vint les rejoindre. — Le prince sort d'avoir une faiblesse.

— Ah ! ah ! ah ! Aurora la lui aura procurée pour se débarrasser



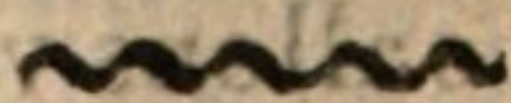
de lui , dit en riant le capitaine.

— Je le crois. Ses gens l'emportent. Aurora est malade de rire... Elle vous attend , ami Angelo ! allez lui porter des consolations sur le départ du prince.

— Je vous souhaite une bonne nuit.

— Elle ne sera pas peut-être aussi bonne que la vôtre , mais elle sera sûrement et plus calme et plus longue.

Ils vidèrent leurs verres à la prospérité de leur association , et se séparèrent.





## CHAPITRE XIV.

## LE RÉCIPiendaire.

SILVIO passa tout le jour suivant à réfléchir sur sa réception. Aurora devinait bien ce qui se passait dans son âme , mais elle ne lui en dit pas un mot.

Le soir vint enfin. Aurora monta dans une litiere. En le quittant , elle dit à son amant que l'on viendrait bientôt le chercher.

Effectivement , vers minuit , Lorenzo et Giocondo parurent et l'emmenèrent.

Le chemin était fort long. On lui fit traverser la place Farnèse , longer le Tibre , passer la rue de Longara ,



parcourir plusieurs jardins ; enfin , il s'arrêta devant une jolie maison de campagne. A un signal , la porte s'ouvrit. Les compagnons de notre chevalier l'ayant introduit dans une longue galerie faiblement éclairée , l'y laissèrent seul , en lui disant d'attendre.

Il y resta peu de temps. Un vieillard , vêtu à l'espagnol , que notre héros n'avait point encore vu , vint le trouver , et lui demanda :

— N'es - tu pas Silvio , connu ici sous le nom d'Angelo del Duce ?

— Oui.

— Suis-moi.

Ils entrèrent dans une petite chambre entièrement tendue de noir. Le vieillard dit :

— Laisse ici ton manteau , ton épée et ton chapeau ; ôte tes gants , tes bas et tes souliers ; quitte ton habit , découvre ton genou gauche ,



et ton bras droit jusqu'à l'épaule....  
Maintenant suis-moi.

Silvio , qui avait exécuté les ordres du vieillard , marcha sur ses pas.

Ils traversèrent plusieurs chambres aussi peu éclairées que la galerie , et notre chevalier entendit dans l'éloignement une musique infiniment agréable.

Le vieillard frappa trois fois , d'une certaine manière , à une porte , qui lui fut ouverte par un homme l'épée à la main. Silvio reconnut dans cet homme le marquis de Germano. Il fut introduit en silence. Aussitôt une cloche se fit entendre , un rideau noir tomba derrière le chevalier , qui se trouva seul et dans la plus profonde obscurité. Il chercha en tâtonnant autour de lui , et rencontra un nouveau rideau. Ce voile se leva , et lui laissa voir une grande chambre aussi tendue de noir , au milieu de laquelle était



une table couverte d'un tapis blanc. Quatre hommes , revêtus d'habits noirs , étaient autour. Entre eux était le cardinal que nous connaissons. Celui-ci prit la parole.

— Angelo ! nous avons des preuves de la pureté de ton cœur ; nous savons que tu désires fortement être admis dans notre société. Nous t'avons mandé pour recevoir tes sermens de fidélité. Il faut moins de mots et de préparations avec toi qu'avec un autre initié , parce que nous savons qu'Aurora , notre reine , veut peu à peu t'instruire de nos secrets. Pose un doigt sur cette cassette , et jure , par ce qu'elle contient , dévouement et fidélité à notre association. Tu apprendras par la suite ce qu'il nous reste à te dire.

Pendant le serment , on tint des poignards appliqués sur l'estomac et le genou du récipiendaire.



Lorsqu'il eut juré, il fut conduit dans une chambre voisine, où il trouva Thérèse et Gabriel. Sans prononcer un mot, ils le revêtirent d'un habit plus blanc que la neige, mirent une couronne de fleurs dans ses cheveux, et s'éloignèrent.

Une musique agréable se fit entendre de nouveau. Une large porte de côté s'ouvrit, et Silvio aperçut une chambre fort éclairée. Sous un dais magnifique était un trône; Aurora y était assise. Ses vêtemens étaient couleur de feu et faits à la grecque; elle portait sur sa tête une couronne de fleurs, et dans sa main droite un petit bâton doré. Elle fit un signe, et Silvio s'approcha. Elle lui remit un papier, en lui disant:

Voici la clef de la *murra* (1) de

---

(1) La *murra* est un langage par signes, qui se font avec les doigts et les mains, très-



notre société. Donne-moi la main , et reçois le baiser de l'ordre. Demain , le capitaine t'en enseignera les mots et les signes de reconnaissance. Mets-toi à genoux sur ce coussin , et porte les yeux vers le ciel du côté où l'aurore se lève.

Il obéit , et soudain un rideau doré se leva. Il aperçut , dans une galerie profonde et superbement décorée , une foule de dames et de cavaliers , parmi lesquels il y en avait plusieurs de sa connaissance.

« Ce sont tes frères et sœurs. Nous sommes tous unis par les mêmes liens. »

La toile retomba. Aurora offrit une

---

connu en Italie. On comprend cependant facilement que la murra de cette société différerait entièrement de l'autre.

coupe



coupe à son amant. Il la vida, et elle le serra dans ses bras. Peu d'instans après, la boisson fit son effet ; le chevalier s'endormit.



~~~~~  
C H A P I T R E X V.

O R A G E.

U N E sensation douloureuse et forte le tira de ce sommeil. Il ouvrit les yeux , et vit à ses côtés un médecin occupé à panser son bras gauche , sur lequel on avait appliqué , avec un fer brûlant , les lettres *A. P. F.* , signes de la société.

Il ne fit aucune question sur cette opération singulière ; mais lorsqu'il s'aperçut qu'il se trouvait dans une petite chambre assez mal meublée , il demanda avec inquiétude où il était. — Dans l'ermitage du frère Alfonzo , lui répondit le médecin en le laissant seul.

Un instant après , il vit entrer un ermite d'un âge avancé , qui lui dit :

— Que la paix soit avec toi ! Je suis le frère Alfonso , et je me réjouis de te voir dans mon ermitage.

— Comment suis je venu ici ?

— Tes frères et les miens t'y ont apporté pendant le sommeil que t'a occasionné la boisson de l'ordre. Pour te prouver que tu es dans des mains amies , je vais te montrer ce que maintenant tu peux me montrer aussi.

L'ermite découvrit son bras gauche , et Silvio vit l'empreinte des lettres *A. P. F.* Il garda le silence. Alfonso lui demanda s'il voulait venir prendre l'air dans son petit jardin , et ils s'y rendirent.

Frère Alfonso était un compagnon très-verbeux. Il s'étendit avec emphase sur toutes les bagatelles qui garnissaient son jardin ; il ne pouvait tarir particulièrement en parlant d'un ca-

dran solaire qu'il y avait dressé. Il démontra intelligiblement , et en beaucoup de mots , combien il lui avait coûté de peines pour observer le temps précis de l'ouverture et de la fermeture du calice des fleurs , et former son cadran botanique d'après ces observations. Il termina par cette question :

— Que dites-vous de cela ?

— Que vous avez dû y employer beaucoup de temps , et éprouver beaucoup d'ennui.

— J'en conviens ! Si le bonheur des cours était plus constant , je n'en aurais pas été réduit là.

— Vous avez donc vécu à la cour ?

— Oui , j'ai été le courtisan du duc encore régnant de Ferrare ; j'étais plus , j'étais son confident et son favori. O ! que n'ai-je toujours vécu dans l'obscurité ! Le chemin des cours est glissant ; lorsque l'on y marche , il

faut sans cesse penser à sa chute. Là, l'homme n'est jamais à lui ; il s'observe sans se voir , parce qu'à ses côtés est une ombre , après laquelle il court sans relâche.

— Puisque vous connaissez si parfaitement la cour de Ferrare, permettez-moi une question : Aurora n'est-elle point alliée à quelques courtisans , ou même à la famille du duc ?

— C'est ce que seule elle peut vous dire.

— Je vois que mes conjectures ne sont point sans fondement.... Je suis très-lié avec la famille de Toraldo à Naples. On prétend que , par une cabale de cour , le second frère de la marquise Anna perdit la tête en prison , sous le précédent vice-roi. Son épouse doit avoir fui du côté de Ferrare....

— Cela est certain.

— Et....

— Elle mourut à Reggio.

— Elle avait une fille....

— Oui.

— Et cette fille ?

— Est religieuse à Ferrare.

— Religieuse ?... Nes'est-elle point échappée de son couvent ?

— Je n'en ai pas entendu parler.

— L'intérêt que prend à Aurora la marquise Anno de Toraldo , m'avait fait soupçonner....

— Que votre amante était la fille de son frère ?

— Oui.

— Vous êtes dans l'erreur.

— Est-ce bien certain ?

— Aussi certain qu'il l'est que je respire.

Le capitaine arriva , et salua le chevalier de la part de son amie. Il lui dit ensuite qu'il avait ordre de rester près de lui pour lui enseigner le langage et les signes de la *murra*.

Bientôt l'écolier fut aussi savant que le maître.

Gabriel venait souvent apporter des lettres de sa maîtresse.

Neuf jours s'écoulèrent sans qu'il se passât rien d'intéressant. Le soir du dixième , les trois amis étaient assis à la porte de l'ermitage , lorsqu'un étranger s'approcha d'eux. En l'apercevant , le capitaine s'écria :

— Eh ! c'est notre corse Sébastiano !

Celui-ci paraissait peu content ; il leur rendit le salut avec un air d'inquiétude très-marqué.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le capitaine.

— D'assez mauvaises nouvelles.

— Comment ? Tu viens de Ferrare ?

— Oui ; mais je n'en apporte rien de bon. Je suis chargé de vous rendre compte de ce qui se passe. Aurora

vous fait dire de vous tenir cachés et tranquilles dans cette solitude.

— Grand Dieu ! que s'est-il donc passé ?

— Lorenzo et Giocondo sont partis pour Urbino ; le cardinal et le prince ont été faire un voyage à Siena , et Aurora s'est rendue à Florence.

— A Florence ?

— Vous recevrez bientôt de ses nouvelles. Elle est partie hier au soir si brusquement , qu'elle n'a pas eu le temps d'écrire un mot.

— Instruis-nous donc de ce qui s'est passé.

— L'archevêque d'Almazi et sa nièce ont été très-mal servis ; en un mot, César Montéchio tient dans les prisons les hommes que l'archevêque avait payés pour l'envoyer dans l'autre monde.

— Mille millions de tonnerres !

— Les sots qui se sont laissé prendre

ont été appliqués à la question , et ont tout avoué.

— Les imbécilles !

— Ils ont dit qui les avait mis en œuvre , ce qu'on attendait d'eux , et quelles promesses leur avaient été faites en cas de réussite. . . . Ils n'en savaient pas davantage. . . . On instruit un procès contre l'archevêque et sa nièce , et déjà le bruit de cette affaire s'est répandu dans Rome. L'on assure y avoir vu un certain chevalier d'As- tagno , premier auteur de cette tragi- comédie. A Ferrare , l'on a fait des recherches pour trouver plusieurs personnes soupçonnées. On se dit à l'oreille , dans toute l'Italie , qu'il existe une conspiration pour priver du gouvernement César Montéchio après la mort du duc , et que les chefs se tiennent à Rome. . . . J'ai cru devoir m'en éloigner. Je voulus attendre à Gabanella notre ami Gavino ; il tarda

trop à paraître : ne me trouvant pas en sûreté , et voulant apporter ici la nouvelle de ce qui se passait , afin d'y chercher du remède , je me suis mis en route. J'ai fait une si grande diligence , que j'ai crevé deux chevaux. Auprès de Bando , j'ai été poursuivi par des sbirres. Ils m'auraient atteint si je n'avais pas été armé ; mais , grâce à la messe de saint Pantaléon (1) ,

(1) Les Corses avaient coutume de faire lire cette messe sur leurs fusils , pour les rendre plus sûrs et meilleurs. L'on déposait le fusil sur l'autel , et pendant la messe , le prêtre répétait souvent le nom de celui à qui il appartenait , avec les mots du texte : *Effugerunt aciem gladii , etc. etc.* Suivant la légende , saint Pantaléon a souffert le martyre l'an 305. A l'instant de son supplice , le sabre de l'exécuteur se changea en cierge , et les épées des spectateurs se changèrent en mouchettes. Le saint bravait ses bourreaux , et l'on ne put lui couper la tête que lorsque lui-même en donna l'ordre.

mon fusil n'a pas raté. Deux coups de feu ont arrêté les soldats ; j'ai profité du moment pour m'échapper.

— Je tremble pour Gavino!

— Et moi aussi. S'il est soupçonné et arrêté, il sera mis à la torture. Il ne pourra y résister et il avouera tout.

— Que le ciel nous en préserve!

— Donne-moi un faux nez.

— Tu vas l'avoir.

— Un faux nez, une emplâtre sur l'œil, un habit et un bourdon de pèlerin. . . . et je pars pour Naples.

— Sois sur tes gardes.

— Point d'inquiétude. . . . Je veux m'instruire de ce qui se passe à Naples et à Almazi. Si je suis arrêté, j'ai une passe du prince, où je suis signalé d'après mon déguisement. Dans tous les cas, je les redoute peu. Si j'étais appliqué à la torture, je cracherais ma langue au nez de mes bourreaux plutôt que de les instruire. Sans langue

je pourrais encore vous servir. S'ils veulent me juger sans mes aveux, je m'en moque ; je n'ai que ma vie à perdre , et ils risquent leur réputation. Domme - moi le faux nez , et adieu.

— Encore un mot : si tu. . .

— C'est assez. Si je puis envoyer l'archevêque rejoindre ses ancêtres , et attirer sa nièce a Goëta , César ne pourra rien apprendre. . . Nous avons assez de monde à Naples. . . Que le ciel vous conserve !

— Le cardinal t'a-t-il. . .

— Il m'a donné des lettres et de l'argent. . . Peut-être ne sera-ce qu'un jeu d'arranger cette affaire-là.

— Attends.

— Quoi !

— Tu as oublié de nous dire si , à son départ , Aurora a changé le mot d'ordre , et le signe à donner.

— Eh ! mille tonnerres , je n'y pen-

sais plus ! Le mot d'ordre est : *Monte fiascone*. Le signe se trouve dans le troisième cercle.

— N'oublie pas de recommander Gavino au cardinal.

— Il est averti. Lorenzo et Giocondo sont déjà en course pour cet objet. . . . Adieu.



CHAPITRE XVI.

MAUVAISES NOUVELLES.

SILVIO fut très-affecté de cette aventure. Le capitaine et Alfonso n'épargnèrent rien pour dissiper son inquiétude , mais ils ne purent y réussir. Mille fois il se repentit des démarches qu'il avait faites , et il maudit l'instant où il avait connu Aurora.

Dans la solitude où il vivait , les jours lui paraissaient des années , et les instans des heures.

Son impatience était à son plus haut période , lorsqu'enfin il reçut une lettre d'Aurora. Giocondo , vêtu en Franciscain , la lui apporta.

— Eh ! bonjour , vaillant frère

Giocondo , s'écria le capitaine en le voyant : comment vont nos affaires ?

— Il est survenu tout à coup un calme plat.

— Précurseur , peut - être d'une horrible tempête.

— Tout ira bien , si nous avons assez de ruse , de pouvoir et d'adresse pour arracher l'archevêque et sa nièce des griffes de la justice. La manière n'y fait rien , le point est d'y réussir. Si cela est nécessaire , il ne faut pas hésiter à faire couler le sang , ou à briser les portes de la prison. Capitaine ! c'est toi que le sort a désigné pour m'accompagner à Naples : il faut y hasarder un coup hardi , ou nous sommes perdus.... Nous avons avec nous pour six mille sequins de lettres de change. Nous trouverons à Naples plus de cinquante des nôtres ; la fille du vice-roi pourra nous être utile , à cause du prince della Torre

sur la main duquel elle compte ; j'ai des lettres fort tendres pour elle. Il faut se hâter d'entrer en action.

— Mon appareil pour les esprits est-il en sûreté ?

— Le cardinal l'a fait transporter chez les moines Servites : il n'y a rien à craindre de ce côté ; mais il vient , lui , de faire une lourde maladresse.

— Laquelle ?

— Il a eu une forte dispute avec la comtesse de Belprato ; elle l'a menacé , et il n'en a tenu compte.

— C'est un malheur ! Il y a tout à craindre de la fureur d'une femme offensée , surtout quand son amour est méprisé.

— Le gouverneur , frère du cardinal , lui a écrit sur la comtesse une lettre qui l'a déterminé à la faire renfermer sur l'heure dans un couvent. Mais il s'y est pris trop tard ;

elle en a sans doute eu vent, et s'est sauvée.

— Mille tempêtes !.... Tu ne sais pas où elle est allée ?

— Je la crois à Naples ; mais ce n'est qu'une présomption.

— Giocondo ! nous aurons dans cette ville les travaux d'Hercule à imiter.

— Oui ! il faudra nous servir de la plume aussi bien que de l'épée... Les discours sont maintenant superflus, hâtons-nous d'agir. Angelo ! il faut vous mettre en route. On vous recommande la plus grande circonspection sur vous et sur les nôtres. Voici de l'argent ; l'instant est arrivé de vous montrer digne de la société dans laquelle vous êtes entré. Elle a jusqu'à présent tout fait pour vous ; vous ne lui refuserez sûrement pas vos services , puisqu'elle les réclame en ce moment.

La lettre d'Aurora à Silvio était conçue en ces termes :

« Ami le plus cher à mon cœur !
 » je t'attends à Florence ; que ta diligence
 » réponde à mon ardeur. Ne
 » perds pas un moment , et hâte-toi
 » de voler dans les bras de ta bien-
 » aimée , qui déjà depuis trop long-
 » temps est privée de tes tendres em-
 » brassemens. Viens ! je brûle d'im-
 » patience de te serrer contre mon
 » sein palpitant. Tu entreras à Flo-
 » rence par la porte del Prato ; tu
 » traverseras la place de Nero ; tu
 » iras à Sainte-Anne : à côté de l'église
 » tu verras une maison avec des
 » jalousies vertes ; tu sonneras et l'on
 » te conduira près de moi. »

Alfonso remit au chevalier des lettres pour Aurora , et après des vœux réciproques pour la réussite et

le bonheur de leurs voyages , ils se
séparèrent. Le capitaine , Alfonso et
Giocondo prirent la route de Naples ,
et le chevalier , le cœur oppressé ,
prit celle de Florence.

CHAPITRE XVII.

UN COUP DE MAÎTRE.

SILVIO, à qui il importait d'arriver le plutôt possible à sa destination, marchait à grandes journées, et ne s'arrêtait que très-peu la nuit. Enfin il arriva à Pianza. Excédé de fatigue, et se trouvant sur les terres de Florence, il résolut de prendre un peu de repos.

Il était dans cette ville depuis deux jours, et comptait la quitter le lendemain, lorsque passant devant une église, il en vit sortir une jeune fille qui le fixa, et lui fit un signe : il y répondit ; un second signe suivit, puis un troisième, et enfin la jeune fille

s'approcha en prononçant le mot d'ordre : Montefiascone. Il reconnut qu'elle appartenait à sa société. Il le lui demanda dans le langage de la murra ; elle lui répondit affirmativement dans la même langue , et lui dit de la suivre.

Il marcha sur ses pas. Ils arrivèrent devant une jolie maison dans laquelle ils entrèrent. A peine avaient-ils pénétré dans les appartemens , que sans lui dire un mot , la jeune fille lui sauta au cou et l'embrassa.

Il lui demanda son nom. Sans lui répondre sur ce point , elle lui dit de la suivre plus loin ; elle lui fit traverser un petit salon , puis une chambre élégamment meublée , puis une seconde ; enfin dans la troisième il se vit avec étonnement devant la comtesse de Belprato , qui était couchée sur un sofa.

A peine l'aperçut-elle , qu'elle se

leva , le prit par la main et lui dit :

Eh bien , chevalier d'Astagno ! qui de nous deux est maintenant au pouvoir de l'autre ? Êtes-vous maître de mon sort , ou suis-je maîtresse du vôtre ?

Nous sommes réciproquement au pouvoir l'un de l'autre , répondit Silvio ; mais en ne déguisant pas assez bien son trouble , pour qu'il pût ne pas être aperçu de son observatrice.

De vous seul et de votre conduite , ajouta-t-elle en jetant sur lui un coup d'œil plein de finesse , dépendra la manière dont nous nous traiterons , et si nous serons amis ou ennemis.

Le chevalier se rappela soudain le rôle qu'il avait joué sous le nom que lui donnait la comtesse ; il vit que le continuer était le seul moyen de se tirer d'embarras. Le lecteur se souvient sans doute de l'impression qu'avait faite sur la dame l'apparition du

faux spectre dans l'appartement d'Aurora. Silvio prit un air sévère et imposant , et fixa un œil hardi sur la comtesse ; elle baissa soudain les yeux, et il chercha à profiter du trouble où il la mettait.

— Ainsi vous croyez donc qu'il dépend absolument de vous de me traiter à votre gré ?

— Mon oncle commande ici.

— Présumez-vous que cela puisse m'intimider ?

— Mais je pense....

— Croyez-vous que si je n'étais pas ce que je suis , je me mettrais ainsi à la discrétion de mes ennemis ?

— Je sais que....

— Vous ne me connaissez point encore assez.... Depuis que je suis au monde.... et il y a long-temps ! plus de dix fois ces pieds et ces mains ont été chargés de chaînes ; cependant vous voyez que je suis libre , et que

je me présente partout avec assurance. Je n'ai rien à démêler avec le corps de votre oncle , mais si vous voulez recevoir une visite de son esprit....

— Non ! ah ! non. Ayez pitié de moi , chevalier ! Je ne suis qu'une femme ; je ne vous ai jamais offensé , et je suis peut-être moins coupable que vous ne le croyez , dans ce qui s'est passé entre le cardinal et moi.

— Je ne suis point venu vous demander compte de cette affaire ; mais j'espère aussi que vous ne m'obligerez point , par votre conduite , à en agir d'une manière infiniment désagréable pour moi , et qui le serait encore beaucoup plus pour vous. Souvenez-vous des nœuds qui vous lient.

Ah ! Dieu ! je ne sais comment je les ai formés !

— Avez-vous été contrainte ?

— Non ; mais on a su me persuader
d'entrer

d'entrer dans une association qui me coûte déjà beaucoup, qui ne peut m'être d'aucune utilité, et dont même j'ignore le but. La honte et le déshonneur peuvent m'y atteindre, et....

— Ne craignez rien !

— O ! je ne suis pas tranquille.

— Vous n'avez pas la plus petite chose à redouter. Qui ne sait rien, ne peut être responsable de rien.

— Où est Aurora ?

— A Palerme.

— Où allez-vous ?

— Je me rends à Ferrare par Florence.

— A Ferrare ?.... Je ne sais pourquoi je frissonne lorsque j'entends nommer cette ville... J'ai un pressentiment qu'il y existe un terrible secret dans lequel notre association entre pour quelque chose... Parlez-moi sincèrement... n'y craignez-vous rien ?

— Moi!... d'Astagno est en sûreté partout. Calmez-vous, belle dame. Je désirerais pouvoir vous être utile, fournissez-m'en l'occasion.

Un domestique vint m'avertir que la table était servie. Silvio offrit la main à la comtesse, elle ouvrit la porte, et ils passèrent dans une autre chambre.

La belle del Prato reprit la parole.

— Je n'ai pas trop compris le sens de votre dernière phrase.

— Je vous offrais mes services, et vous priais de disposer de moi avant mon départ... Si cependant vous aimez mieux venir avec moi ?

— Comment ?

— Pourquoi vous récrier ? Ma proposition est-elle si extraordinaire ?

— Non, mais inattendue.

— Je ne vous entends pas.

— Dispensez-moi de m'expliquer davantage.

— Pourquoi donc , belle dame ?... Pourquoi hésiteriez-vous de m'accompagner aussi loin que bon vous semblerait ?... Quoi ! vous refuseriez de me suivre , si je vous disais que non-seulement je serais enchanté de vous avoir pour compagne de voyage , mais qu'encore votre séjour ici n'est pas sans danger.

— Je courrais quelques risques dans cette ville ? Cela est impossible.

— En êtes - vous bien convaincue ?

— Je suis sous la protection de mon oncle...

— Il n'est pas tout puissant ! il se peut que d'un moment à l'autre , il reçoive de sa cour l'ordre de vous arrêter lui-même.

— Que dites-vous ?

— Dans ce bas monde il arrive

quelquefois des choses fort extraordinaires.

— Seriez-vous instruit que....

— Je sais qu'il serait moins dangereux pour vous de partir avec moi, que de rester ici.

— La comtesse était fort inquiète, et cette inquiétude était une suite très-naturelle des idées qu'elle avait conçues du chevalier d'Astagno, dont elle regardait le savoir comme immense. Ils se mirent à table. La conversation ne fut pas très-animée ; Silvio n'était point à son aise, et le trouble de la comtesse augmentait à chaque instant. Elle ne put enfin y résister.

— Vous m'avez rendue bien inquiète.

— Je n'en suis pas surpris.

— Est-il bien certain que ma retraite ici puisse me faire courir quelques dangers ?

— Vous êtes moins en sûreté dans cette ville que partout ailleurs. D'abord l'on nous poursuit tous ; en second lieu, vous êtes de plus, vous, poursuivie par les nôtres. Si, au contraire, vous partez avec moi, vous êtes absolument hors de danger. Avant mon départ de Ferrare, je répons de vous réconcilier avec nos gens.... Je ne serais pas fâché d'ailleurs de voyager avec une dame dont les charmes feraient honneur à mon goût, si l'on croyait que je ne lui suis point indifférent.

La comtesse se préparait à répondre, lorsqu'un valet lui remit un billet de son oncle. Elle l'ouvrit, le lut, et un tremblement la saisit.

— Qu'avez-vous ?

— Ecoutez ce que m'écrit mon oncle.

« Ma nièce, trouve-toi demain matin chez moi de très-bonne heure ;

j'ai à te parler d'une affaire trop importante pour oser le confier au papier. »

De quoi peut-il s'agir ?

— Peut-être ma prédiction s'accomplit-elle plutôt que je ne le présumais moi-même.

— Ah ! très-certainement, vous savez déjà....

— Je sais que je suis venu pour vous sauver.

— Me dites-vous vrai ?

— Pour trancher tous discours superflus.... les lettres fatales qui sont imprimées sur votre bras témoignent contre vous. Dans le cas d'une poursuite, tout ce que votre oncle peut faire pour vous, c'est de vous procurer une retraite dans un cloître.

— Dans un cloître ?

— Il n'aurait rien de mieux à faire.

— O infortunée !

— Vous n'avez point de temps à perdre.

— Que maudite soit l'association dans laquelle....

— Les imprécations dans cet instant ne peuvent servir à rien : décidez-vous.

— Eh bien.... je vous suivrai.

— Sans perdre un seul instant , rassemblez tout ce qui vous est indispensablement nécessaire. Montez en voiture avec celle de vos femmes qui est initiée dans nos mystères , et dites à vos gens que vous allez à la promenade. Lorsque vous serez hors la ville , prenez la route de Buorconvento. Vous m'y attendrez , et cette nuit nous voyagerons ensemble.

La comtesse fit aussitôt ses préparatifs pour le départ. Elle ne prit avec elle qu'un seul habit , son argent et ses bijoux. Fiorida ,

sa femme de chambre , l'accompagna , et elles se rendirent à l'endroit désigné. Silvio les y joignit peu après. Ils prirent ensuite le chemin de la Siéna , en évitant soigneusement les grandes routes.

CHAPITRE XVIII.

TRAHISON.

ILs firent tant de diligence , qu'ils atteignirent bientôt le but de leur voyage. Ils s'arrêtèrent dans la meilleure auberge ; mais ils y restèrent peu , et se logèrent chez un confiseur , où ils se crurent plus en sûreté que dans une hôtellerie.

La comtesse , qui avait plus de confiance dans la protection de son compagnon de voyage que dans celle de toutes les églises d'Italie , retrouva sa gaîté. Elle redevint plus tendre que jamais avec le chevalier , et Silvio , pour n'être pas soupçonné , lui montrait moins de froideur. Cependant , il ne pouvait se contraindre

assez , pour que sa conduite fût tout à fait du goût de sa belle compagne. Elle crut bientôt..... Quelles idées ne fait pas naître la jalousie !... elle crut apercevoir les traces d'un tendre lien entre le chevalier et sa femme de chambre , et le trouva très-mauvais. Cependant elle se trompait ; il n'en était rien.

Silvio, qui aurait été fort aise de pouvoir se débarrasser d'elle , parcourait tous les jours les rues de Siéna , dans l'espoir de rencontrer ou le cardinal , ou l'un de ses gens. Le hasard le servit , et lui fit trouver un jour le valet de chambre du prince della Torre. Il le suivit près de son maître. Le prince fut enchanté de le voir Il lui donna la consolante nouvelle que le frère Gavino s'était heureusement soustrait à toutes les recherches , et s'était réfugié près du cardinal.

— Où est ce dernier ? demanda le chevalier.

— Près de l'évêque de Montacruvia.

— J'en suis fâché. Je lui amenais un trésor , dont la possession lui aurait fait grand plaisir.

— Ce trésor est....

— La comtesse de Belprato.

— Serait-il vrai ?

— Rien n'est plus certain. A Pianza , je me suis trouvé en son pouvoir ; la ruse m'a servi , non-seulement à m'en tirer , mais encore à la mettre au mien.

— C'est un coup de maître.

— Puisque le cardinal n'est point ici , si vous voulez la signora , je vous la livrerai.

— Je l'accepte , et vous pouvez être certain qu'elle ne m'échappera pas. Nous avons tout à craindre de sa vengeance.

— J'ai senti combien il était important de l'avoir en notre puissance : sans ce motif , je ne me serais jamais permis des moyens que je méprise.

— Bientôt la très-chère comtesse ne sera plus dangereuse.... un couvent nous répondra d'elle.

— Dès ce soir je vous l'amène , et demain je pars pour Florence.

Silvio retourna dans sa demeure. Il trouva la comtesse faisant , à sa femme de chambre , des reproches très-vifs. Son arrivée mit fin aux débats. Il s'informa du sujet qui les avait causés , mais il ne put obtenir une réponse satisfaisante.

— Comtesse, dit - il enfin , nous soupçons ce soir chez un incrédule de notre société. Il veut avoir des preuves de mon savoir ; je lui en donnerai une.

— Une apparition ?

— Oui. Je lui ferai voir très - distinctement le prince.

— Je ne pourrai soutenir ce spectacle.

— Si vous voulez continuer de voyager avec moi, il faut vous y accoutumer ; car plus d'une fois mon esprit familier nous accompagnera.

Ah ! grand Dieu ! . . . vous me tuez... mes nerfs n'y résisteront pas.

— Vous n'avez rien à redouter. Suivez-moi ce soir sans inquiétude.

Le temps s'écoula, et la comtesse le suivit en tremblant. Ils entrèrent dans l'appartement du prince. En l'apercevant, la comtesse fut sur le point de s'évanouir. Les paroles qu'il lui adressa lui rendirent les forces.

— Vous êtes en mon pouvoir, lui dit-il. Elle devint furieuse, tira un poignard de son sein, et s'élança comme une furie sur Silvio. Heureusement il évita le coup et la désarma.

Fondant en larmes, elle accabla de malédictions le prince et le chevalier :

on ne lui répondit pas. Le prince la mit sous bonne garde , et Silvio se prépara au départ.

Le lendemain , il prit la route de Florence. Il se servit de la voiture de la comtesse , et emmena sa femme de chambre et un page que le prince lui avait donné pour le servir.

FIN DU TOME PREMIER.

on ne lui répondit pas. Le prince la mit sous bonne garde , et Silvio se prépara au départ.

Le lendemain , il prit la route de Florence. Il se servit de la voiture de la comtesse , et emmena sa femme de chambre et un page que le prince lui avait donné pour le servir.

FIN DU TOME PREMIER.

Soden, Julius <<von>>,

Aurora, ou l'amante mystérieuse

Bd.: 1

Paris 1802

P.o.germ. 1389 b-1/2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10312051-0